

# **AVERTISSEMENT**

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

**Ce texte est protégé par les droits d'auteur.**

En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues et les droits payés, même a posteriori.

Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

**Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.**

**Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.**

**BERNARD FRIPIAT**

**NOUS N'IRONS PAS  
À  
L'HOSPICE**

# **NOUS N'IRONN PAS À L'HOSPICE**

(Ecrit en 2004, elle fut depuis jouée par deux compagnies)

**Comédie en 5 actes**

**Trois hommes, trois femmes.**

À Sacha Pirrera qui nous fit l'amitié de naître pendant que j'imaginais cette comédie.

# Préface

La science aidant, nous vivons de plus en plus vieux. Habitué à être des enfants gâtés, comment vivrons-nous notre vieillesse ? La comédie que vous allez lire soulève un problème sans y apporter la moindre solution. Si ce n'est qu'il faut y réfléchir à deux fois avant de mettre dans un hospice des gens qui n'en ont pas envie. Il est rare qu'une pièce recueille mon approbation avant même que j'en aie terminé sa lecture. Et c'est pourtant ce qui m'est arrivé avec « Nous n'irons pas à l'Hospice ». Dès le premier acte, j'ai eu l'intime conviction que « Ca, ça allait marcher ! » et que le public allait aimer. C'est la raison pour laquelle, je l'ai intégrée dans le programme de la saison de « La Ruelle aux Baladins ». Et comme les hasards de la naissance m'ont donné la possibilité d'interpréter un personnage ayant l'âge de Nestor, pourquoi se priver de ce plaisir bien légitime ? Et c'est ainsi que le « Théâtre de l'Aube », troupe interne à « La Ruelle aux Baladins » a connu la joie de jouer devant des salles écroulées de rire. J'ai l'intime conviction que cette comédie sera très souvent jouée. À toutes les troupes professionnelles ou amateurs, anonymes ou prestigieuses qui le feront, je leur prédis un immense plaisir.

Ce qui est le plus curieux quand on joue cette pièce, ce sont les discussions qui suivent les représentations. Bien sûr, on se rappelle les moments les plus drôles, mais s'ensuit très vite une discussion de fond sur notre destinée. Est-ce que ça nous plairait d'aller dans un hospice ? Comment fera-t-on pour ne pas y aller ? Il est très agréable de jouer ce que l'on continue d'appeler une pièce de boulevard et d'assister ensuite à ce genre de questionnement qu'envieraient bien des pièces jugées profondes. Je pense à « La Cage aux Folles » où après avoir bien ri, le public méditait sur la tolérance, le respect des autres et la liberté de choisir sa vie. Puisse Bernard FRIPIAT nous fournir encore des pièces de cette veine !

Alain Rochette

Directeur du théâtre « La Ruelle aux Baladins »

Namur. Belgique

## ACTE 1

*Nous nous trouvons dans le salon d'un couple fortuné.*

### Scène 1

**Nestor.** Non ! Je n'irai pas à l'hospice.

**Pénélope.** Pourquoi ?

**Nestor.** Comment « pourquoi » ? Réfléchis un peu ! Enfin essaye ! Je te connais. Si tu fais un effort, tu peux y arriver. (*Expliquant, fier de l'effet qu'il prépare*). L'hospice, (*ménageant son effet, puis d'un ton définitif*) c'est pour les vieux.

**Pénélope.** Mais, rassure-toi ! On va le devenir, ce n'est qu'une question de temps. (*Toujours heureuse de lui envoyer une vanne*). De plus, je te rappelle que tu as soixante-dix ans.

**Nestor.** (*D'une évidente mauvaise foi*). Je ne vois pas le rapport.

**Pénélope.** Tu as tout de même estimé qu'il était temps de passer la main.

**Nestor.** (*Piqué au vif*). Je n'ai pas passé la main. J'ai désigné un quidam chargé de gérer mon groupe au quotidien.

*Il marque un temps et ajoute d'un ton qui n'admet aucune contradiction...*

Mais je garde le contrôle.

**Pénélope.** (*Du ton de celle qui connaît la rengaine*). Oui !

**Nestor.** Je le vire quand je veux.

**Pénélope.** Oui !

**Nestor.** D'ailleurs, il le sait.

**Pénélope.** Tu n'arrêtes pas de le lui dire. (*Ménageant son effet*). N'empêche que tu ne travailles plus.

**Nestor.** Non, mais je contrôle.

**Pénélope.** (*Tirant la conclusion*). Rien ne t'empêche de contrôler de l'hospice.

**Nestor.** Rien ne m'y force.

**Pénélope.** Puisque ça fera plaisir à Lise Gabrielle.

**Nestor.** Mais enfin, on ne lui a rien demandé.

**Pénélope.** Non, mais elle serait moins inquiète de nous savoir dans une maison de retraite.

**Nestor.** On ne va tout de même pas s'enfermer dans un hospice pour la rassurer.

**Pénélope.** Si !

**Nestor.** Enfin Marigny, nous l'avons faite !

**Pénélope.** (*Insistant sur le « je »*). Je l'ai faite.

**Nestor.** Je ne suis pas le père ?

**Pénélope.** Si ! (*Au public*). Probablement.

**Nestor.** Heureux de te l'entendre dire. Si je suis le père, cela veut donc dire que nous nous sommes investis à deux.

**Pénélope.** Non !

**Nestor.** Comment ça, non ?

**Pénélope.** (*Catégorique*). Non ! (*Prenant sa respiration*). Désolée, mais toi, tu n'as rien investi.

**Nestor.** Pardon ?

**Pénélope.** Calcule, (*pensant qu'il est chef d'entreprise*) tu es doué pour ça ! Moi, j'ai fourni vingt-sept nausées, supporté les mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept coups de fil de ta mère, souffert quarante-deux migraines, deux cent quatre-vingt-deux jours d'attente et, au final, neuf heures quatorze minutes et trente-trois secondes de torture. Pendant ce temps, qu'offrais-tu en contrepartie ?

**Nestor.** (*Réfléchissant*). À elle, mon nom, (*songeur et coquin*) et puis à toi, un certain plaisir.

**Pénélope.** Tu appelles ça un plaisir ? (*Pensant qu'il a beaucoup de culot*). Quinze secondes non partagées.

**Nestor.** (*Nostalgique*). Je revois encore le petit hôtel où nous nous sommes connus pour la première fois ?

**Pénélope.** (*Faussement nostalgique*). L'hôtel faisait chambre double (*un temps*) et toi plaisir à part.

**Nestor.** Ce n'est pas ce que tu disais à l'époque. (*Fier*). Tu m'appelais Apollon !

**Pénélope.** Sache, mon chéri, que quand une femme de vingt ans dit ce genre de connerie, (*ménageant un suspens*) c'est uniquement par manque d'expériences.

**Nestor.** (*Revenant à leur fille*). Ensuite, nous l'avons élevée.

**Pénélope.** (*Insistant sur le « je »*). Je l'ai élevée.

**Nestor.** Pas seule !

**Pénélope.** Si ! (*Expliquant*). Tu n'étais jamais là.

**Nestor.** Je ne lui ai peut-être pas imposé constamment ma présence, mais j'ai su lui donner les bases d'une bonne éducation.

**Pénélope.** Tu les as peut-être données, mais c'est moi qui les ai développées.

**Nestor.** (*Conciliant*). Si tu veux !

**Pénélope.** Je veux.

**Nestor.** (*De sa hauteur*). Et tu peux. D'ailleurs, j'ai toujours apprécié chez toi cette capacité à respecter mes consignes, (*songeant qu'un bon chef d'entreprise veille à ne jamais trop flatter son personnel*) à partir du moment où tu les avais comprises.

**Pénélope.** Trop aimable.

**Nestor.** C'est pourquoi nous formons un couple idéal. Chacun son rôle : je suis le général qui détermine la stratégie et toi, le dévoué grognard qui l'applique avec fidélité. (*La félicitant avec sincérité*). D'ailleurs, j'ai l'impression que plus tu vieillis moins il te faut de temps pour me

comprendre. Tu es comme le vin, chérie. Tu te bonifies avec l'âge. *(Lui jetant un long regard)*. Intellectuellement, je parle.

**Pénélope.** *(Décidée d'être conciliante dans l'intérêt de sa fille)*. Le dévoué grognard peut-il te servir une tasse de café ?

**Nestor.** Volontiers !

**Pénélope.** *(Le servant et revenant à la charge)*. Tu sais, on serait peut-être très bien dans un hospice.

**Nestor.** Je te parie que c'est encore son Gontrand du Moulin de la Barquette qui lui a foutu cette idée en tête.

**Pénélope.** Il s'appelle Moutin de La Barlette.

**Nestor.** Un nom de crétin porté par un grand con.

**Pénélope.** *(Choquée)*. Nestor !

**Nestor.** *(Disant cette phrase comme si c'était vraiment ce que Pénélope pensait)*. Tu préfères « un nom de con porté par un grand crétin » ? *(Conciliant)*. Je peux l'admettre.

**Pénélope.** *(Choquée)*. Nestor, tu parles du mari de ta fille.

**Nestor.** Ce n'est pas de ma faute !

**Pénélope.** Tu peux le dire ! Dès qu'elle te l'a présenté, tu l'as pris en grippe.

**Nestor.** Tu dis n'importe quoi ! *(Hausse les épaules)*. Je ne l'ai pas pris en grippe ! Ce type ne mérite pas d'être pris en grippe. Je l'ai pris en rhume, tout au plus. Vu le niveau, il ne mérite pas davantage.

**Pénélope.** Dix minutes ! Vous parliez à peine depuis dix minutes que tu t'es lancé dans une apologie du concubinage. *(Prenant le public à témoin)*. Enfin, a-t-on déjà vu ça ? Conseiller le concubinage à un homme qui vient vous demander la main de votre fille.

**Nestor.** Mais c'était pour ne pas qu'elle attrape un nom de crétin. *(Expliquant)*. Enfin, on ne met pas des enfants au monde pour qu'un grand con les transforme en Du Moutin de La Barlette. Pense à tout ce que nous avons subi : tes migraines, ma mère et son téléphone, tes nausées, ta souffrance, *(touchant de sincérité)* mon angoisse... Seulement, je n'ai rien pu faire : un détournement de Mairie et hop !, elle l'a chopé. Il ne manquerait plus qu'elle chope aussi un gosse !

**Pénélope.** *(Essayant de l'attendrir)*. Vieux grognon, tu adorerais être grand-père.

**Nestor.** Pas d'un du Moutin de La Barlette. *(Réfléchissant quelques secondes)*. D'ailleurs, si ça arrive, je lui dirai de porter plainte.

**Pénélope.** À qui ?

**Nestor.** Au gosse ! *(Expliquant)*. Tu as une idée du nombre de rimes qu'on peut faire, dans une cour de récréation, avec Barlette ?

**Pénélope.** Tu les lui auras apprises bien avant qu'il n'entre à l'école.

**Nestor.** *(Acquiesçant)*. Principe de la vaccination, autant qu'il soit immunisé.

*Il réfléchit quelques secondes à leur sort puis d'un ton catastrophé...*

Mais aura-t-on le droit d'accueillir nos malheureux petits-enfants dans notre prison ?

*Il respire profondément puis d'une voix pleine de regret...*

Ah, si j'avais eu la grippe le jour où l'idée m'est venue de la pistonner comme D.R.H. dans cette société de ringards.

**Pénélope.** Non !

**Nestor.** Quoi non ?

**Pénélope.** (*Fière*). Ce n'est pas grâce à toi que Lise Gabrielle est devenue la D.R.H. de Winfèvre.

**Nestor.** Première nouvelle !

**Pénélope.** Rappelle-toi ! Nous avons signé la lettre au P.D.G. à deux.

**Nestor.** Tu ne crois tout de même pas que c'est ta signature qui a déclenché l'embauche ?

**Pénélope.** Si !

**Nestor.** Excuse-moi ! Mais autant que je me souviene, l'unique fois où nous nous sommes vus, c'est plutôt avec moi que Monsieur Doulin parlait.

**Pénélope.** Certes, mais la seconde fois, comme nous étions seuls, il n'a parlé qu'à moi.

**Nestor.** Quand ça ?

**Pénélope.** Quelques jours après notre rencontre. (*Nostalgique*). Nous nous sommes croisés tout à fait par hasard au Café de Paris.

**Nestor.** Et il t'a reconnue ?

**Pénélope.** À peine, tu penses. En fait, il m'a raconté que son petit doigt lui avait dit qu'il me trouverait là.

**Nestor.** (*Souçonneux*). Ton petit doigt !

**Pénélope.** Le sien ! (*Insistant*). Son petit doigt ! Le mien n'y est pour rien. Il dormait !

**Nestor.** Et ?

**Pénélope.** Il s'est approché de moi en hésitant et m'a demandé : « ne seriez-vous pas l'épouse de ce Monsieur si brillant que j'ai rencontré la semaine passée au cocktail de l'Ambassade de Suisse » ?

**Nestor.** (*Flatté*). Il t'a dit ça ?

**Pénélope.** Au mot près.

**Nestor.** Il est bien ce garçon.

**Pénélope.** Très.

**Nestor.** (*Souçonneux*). Et ?

**Pénélope.** J'ai dit oui ! Tu penses si j'étais fière qu'on me reconnaisse comme étant ton épouse.

**Nestor.** Et ?

**Pénélope.** (*Heureuse de se remémorer un bon souvenir*). Nous avons bavardé. Je lui ai narré dans les détails la chance que j'avais d'avoir épousé un homme de ton envergure. (*Un temps*). Je t'ai vanté, tu sais !

**Nestor.** Et ?

**Pénélope.** Il m'a proposé de nous dégourdir les jambes. Alors nous nous sommes promenés...

*Elle sourit et son regard brille.*

Toujours en parlant de toi.

**Nestor.** Et ?

**Pénélope.** Tu connais mes jambes ! On les dégourdit, elles se fatiguent et il faut les étendre. Heureusement, son groupe possédait un hôtel tout près de l'Opéra.

**Nestor.** *(Consterné d'avoir bien deviné).* Non ?

**Pénélope.** *(Parlant du fait que son groupe possédait un hôtel).* Si !

**Nestor.** Tu t'es fait Sylvio Doulin ?

**Pénélope.** Je me suis fait, je me suis fait ! Tout de suite les grands mots ! Disons que nous nous sommes faits mutuellement.

**Nestor.** Toi qui m'avais juré de ne jamais me tromper avec un homme que j'étais susceptible de rencontrer dans mes affaires. Soi-disant, Madame ne voulait pas être l'épouse d'un homme ridicule.

**Pénélope.** Mais, au début, je ne voulais pas. *(Comme si c'était incroyable).* J'ai même résisté.

**Nestor.** Non ?

**Pénélope.** Si !

**Nestor.** Quand ?

**Pénélope.** *(Consterné).* Quand j'ai vu qu'il montait avec moi dans l'ascenseur.

**Nestor.** Tu as résisté dans l'ascenseur.

**Pénélope.** *(Confirmant).* Je ne voulais pas qu'il croie que tu avais épousé une femme facile.

**Nestor.** Ben tiens !

**Pénélope.** Je lui ai dit : « Monsieur Doulin, je suis prise ».

**Nestor.** Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

**Pénélope.** Je suis preneur.

**Nestor.** Évidemment !

**Pénélope.** Lui résister plus longtemps aurait témoigné d'un manque d'humour indigne d'une femme d'esprit.

**Nestor.** *(Réfléchissant).* D'autant plus qu'à la fin de cette conversation, vous deviez déjà être dans la chambre.

**Pénélope.** *(Acquiesçant).* L'heure n'était plus à la parlote.

**Nestor.** *(Fataliste).* Vous avez fait ça !

**Pénélope.** Trois fois de suite.

**Nestor.** Et je parie que c'est à ce moment que vous avez cessé de parler de moi !

**Pénélope.** Oui ! Par contre, ça nous a repris tout de suite après ... En même temps que la cigarette.

**Nestor.** (*Nostalgique*). Il est vrai qu'à l'époque, on pouvait encore griller une petite cigarette, dans les hôtels, après l'amour.

**Pénélope.** On a beaucoup ri !

**Nestor.** De la cigarette ?

**Pénélope.** Non ! (*Sincèrement désolée*). De toi ! (*Se rattrapant*). Mais je t'ai défendu !

**Nestor.** Ah !

**Pénélope.** Je lui ai dit. (*Vivant la situation*). Je vous l'accorde, Monsieur Doulin, vous êtes davantage performant que mon mari. Mais vous me découvrez ! Pour vous, je suis une nouvelle peau. Et le mâle est toujours plus performant lorsqu'il découvre une nouvelle peau.

**Nestor.** Et vous avez renouvelé souvent vos expériences dermatologiques ?

**Pénélope.** Nos échanges, tu veux dire ! (*Catégorique*). Jamais ! (*Presque offusquée*). Chéri, je t'avais promis de tout faire pour ne jamais te rendre ridicule (*pensant qu'à l'impossible nul n'est tenu*) dans la mesure du possible.

**Nestor.** Exact ! Je l'avais oublié.

**Pénélope.** Je n'ai qu'une parole ! D'ailleurs, tu peux être fier de moi !

**Nestor.** C'est peut-être beaucoup me demander.

**Pénélope.** Tout de même ! J'ai dû lui laisser un souvenir particulièrement marquant pour qu'il s'en souvienne encore douze ans plus tard.

**Nestor.** Toutes mes félicitations ! Madame couche utile !

**Pénélope.** (*Acquiesçant*). Ce ne sont pas les innombrables petites secrétaires qui se sont succédé dans le lit de Monsieur qui auraient pu pistonner Lise Gabrielle comme D.R.H.

**Nestor.** Que veux-tu ! Je suis un idéaliste. C'est ce qui nous différencie. Moi, (*réfléchissant bien à ce qu'il dit*) j'ai la pulsion désintéressée.

**Pénélope.** N'empêche que mes pulsions, à moi, ont permis à notre fille d'avoir une belle situation. Pas comme certaines infidélités qui nous coûtaient la peau des fesses.

**Nestor.** Peut-être ! Malheureusement, cette belle situation lui a permis de rencontrer une barquette qui va nous mener en prison.

## Scène 2

**Lise Gabrielle.** (*Hors de scène d'une voix enjouée, mais très snob*). Papa ? Maman ? Vous êtes là ?

**Nestor.** (*Ironique*). Non, nous sommes des cambrioleurs, (*regardant Pénélope*) en pleine discussion dermatologique.

**Pénélope.** Oui, ma chérie, monte !

*Lise Gabrielle entre et les embrasse.*

**Lise Gabrielle.** Ça va ?

**Nestor.** Pour des vieux, nous ne nous portons pas trop mal.

**Lise Gabrielle.** (*À Pénélope*). Tu lui as parlé ?

**Pénélope.** Oui !

**Lise Gabrielle.** (*Se doutant de la réponse*). Il n'est pas d'accord ?

**Nestor.** Non !

**Lise Gabrielle.** Mais pourquoi ?

**Nestor.** Comment pourquoi ? As-tu déjà visité un hospice ? Tu nous imagines vraiment perdus au milieu de tous ces malades rendus malades à force de croiser d'autres malades encore plus malades qu'eux. Car, figure-toi, ma petite, que, dans les hospices, ce ne sont pas les microbes, ni les bactéries, ni même la contagion qui rendent malade. La première cause du gâtisme réside dans le syndrome de l'imitation.

**Pénélope.** Il y a aussi des bien portants.

**Nestor.** (*Acquiesçant ironiquement*). Oui ! Mais des bien portants qui deviennent gâteaux à force d'entendre des analphabètes leur parler débile (*imitant quelqu'un qui parle aux vieux de manière infantile*) « Et comment qu'il va aujourd'hui ? » ; « Bravo ! Il a tout mangé, c'est bien ! » ; « Oh, il n'a pas encore fait son petit pipi aujourd'hui, il est pas gentil » ; « Hein qu'il va le faire son gentil petit pipi ? »... (*Cessant d'imiter*). À la fin (*prenant une intonation dramatique*) de guerre lasse, les gâteaux s'asseyent sur leur lit, ouvrent la bouche, ingurgitent la pitance et sourient à la gentille madame. Tant qu'on n'aura pas inscrit dans la déclaration universelle des droits de l'homme le droit de vieillir et de mourir chez soi, l'Humanité ne sera pas mûre.

*Satisfait d'avoir pris le public à témoin, il se tourne vers Lise Gabrielle.*

Et toi, ma propre fille, tu veux nous imposer cette dictature !

**Pénélope.** Tu exagères toujours.

**Nestor.** J'exagère ! Enfermer quelqu'un dans une prison parce qu'il est trop vieux, ce n'est pas de l'arbitraire peut-être ?

**Lise Gabrielle.** Mais ce n'est pas une prison.

**Nestor.** Non ? Et bien entres-y, essaye d'en sortir et on verra.

**Pénélope.** Mais toutes les maisons de retraite ne sont pas pareilles. J'ai vu le prospectus de celle qu'a choisie Lise Gabrielle, elle a l'air très bien.

**Nestor.** Toi qui es incapable d'avaler une aspirine sans vérifier cent fois la notice, tu vas nous condamner pour quatre photos posées sur un papier glacé.

**Lise Gabrielle.** Gontrand et moi serions tellement rassurés de vous savoir entourés de soin.

**Nestor.** (*Sincère*). Mais je n'ai aucune envie de rassurer ce grand con !

**Lise Gabrielle.** Papa !

**Nestor.** Quoi ? (*De mauvaise foi*). Il n'est pas grand peut-être ?

**Lise Gabrielle.** Si !

**Pénélope.** (*Défendant sa fille*). Elle ne supporte pas que tu insultes son mari et elle a raison. Moi-même, je n'ai jamais accepté qu'on se moque de toi en ma présence.

*Elle se rappelle leur précédente conversation, réfléchit trois secondes.*

Sauf dans des situations tout à fait...

*Elle hésite.*

Extraconjugales. (*Catégorique*). On n'insulte pas un mari à sa femme !

**Nestor.** (*D'un ton professoral*). Mais je ne l'insulte pas ! Traiter cette fin de race de con n'est pas une insulte mais un diagnostique.

**Lise Gabrielle.** Papa, je t'en prie.

**Nestor.** Ah, il y a quelque chose.

**Pénélope.** Quoi ?

**Nestor.** Chez Marigy !

*Il la regarde attentivement.*

D'habitude, quand je traite son Moulin de la Barquette de grand con, elle part en claquant la porte. (*À Pénélope, montrant Lise Gabrielle*). Et cette fois, regarde : non seulement elle reste, mais elle m'en prie ... Elle va même supporter que je mine devant elle le moulin et la barquette.

*Pour l'énerver, il mime les gestes d'un rameur pour symboliser une barquette, puis les ailes d'un moulin. Lise Gabrielle a un regard très dur.*

Elle n'a pas le regard gentil, mais elle reste.

**Pénélope.** Elle veut peut-être boire quelque chose.

*Nestor continue de mimer.*

**Nestor.** Regarde, elle a envie de mordre ! (*S'amusant en rythmant sa phrase*). Et le Moulin, il est con et la barquette, elle prend l'eau.

*Il danse en scandant : « et le moulin, il est con. Et la barquette, elle prend l'eau ».*

**Pénélope.** (*À Lise Gabrielle*). C'est vrai que d'habitude, tu serais déjà partie. (*Prenant le ton d'une mère inquiète*). Il y a quelque chose qui ne va pas, mon enfant ?

**Lise Gabrielle.** J'ai invité le directeur de la maison de retraite. Il attend en bas que vous acceptiez de le recevoir.

**Nestor.** Il peut toujours attendre.

**Pénélope.** Tu ne peux pas laisser ce garçon en bas !

**Nestor.** Si ! (*D'une voix expliquant son affirmation*). Puisque je n'ai pas envie de le voir en haut, où veux-tu que je le mette ?

**Pénélope.** (*À Lise Gabrielle*). Fais-le monter !

*Lise Gabrielle sort.*

**Nestor.** (*Choqué qu'on lui désobéisse*). Ça, c'est la meilleure !

**Pénélope.** On ne sait jamais, il est peut-être beau gosse.

**Nestor.** Ça m'étonnerait !

**Pénélope.** Pourquoi ?

**Nestor.** On ne fait pas ce métier quand on est beau. Il doit s'agir d'un petit laideron bossu aux lunettes soixante-huitardes et rempli de petits boutons. De plus, à force de vivre dans cet environnement, il a dû attraper le teint maladif. Et puis, on a dû lui enseigner qu'un bon commercial devait toujours s'efforcer de ressembler physiquement à sa clientèle. (*Faussement désespéré*). Tu vois la tête qu'elle a sa clientèle ? Chaque fois qu'il perd une dent, il doit se

dire : « j'augmente mon capital image ». Il ne doit plus lui en rester beaucoup, une horreur ! Et toi, tu fais rentrer ça dans notre maison.

**Pénélope.** Dans le doute ...

*Elle se remaquille un peu et ses yeux de chasserresse s'illuminent.*

**Nestor.** Tu ne vas tout de même pas draguer le directeur de l'hospice ?

**Pénélope. (Confirmant).** Dans un hospice, la concurrence ne doit pas être importante. Et puis, je ne résiste pas au plaisir de te donner une bonne leçon.

**Nestor. (Presque amusé).** Ah bon ?

**Pénélope.** Oui !

**Nestor.** À moi ?

**Pénélope.** Oui !

**Nestor. (Incrédule).** Tu vas me donner une leçon ?

**Pénélope.** Oui !

**Nestor.** Toi ?

**Pénélope.** Moi !

**Nestor.** À moi ?

**Pénélope.** À toi !

**Nestor.** Je peux savoir laquelle ?

**Pénélope. (Taquine).** Tu apprendras à tes dépens, mon chéri, que pour recevoir un deuxième baba au rhum, il est plus efficace de se taper le directeur qu'une infirmière.

**Nestor.** Quand tu apercevras ton futur amant, ma chérie, tu n'auras plus envie de baba au rhum.

### Scène 3

*Lise Gabrielle entre, puis invite Alexandre.*

**Lise Gabrielle.** Entrez, Monsieur de La Cabane !

*Alexandre entre. C'est un très beau garçon. À sa vue, Pénélope éclate de rire.*

Qu'est-ce qui te prend de rire comme ça ?

**Alexandre. (Faux jeton).** C'est normal, mon nom provoque toujours l'hilarité des personnes qui possèdent de l'esprit. Et Madame Radessou a beaucoup d'esprit.

**Nestor.** Vous la flattez !

**Alexandre. (Spontané).** Oui ! *(Se rattrapant)*. Mais je suis sincère.

**Nestor.** Ça m'étonnerait que ce soit votre nom. Voyez-vous, depuis quelques années, notre famille est vaccinée contre les noms de crétins.

*Il mime le moulin et la barquette en regardant Lise Gabrielle.*

**Pénélope.** Il a raison. *(Un temps)*. C'est votre physique qui me fait rire.

**Alexandre.** (*Étonné*). Qu'est-ce qu'il a mon physique ?

**Pénélope.** Il me donne subitement l'envie de déguster un immense baba au rhum. Comment vous prénommez-vous, mon grand ?

**Alexandre.** Alexandre !

**Pénélope.** (*D'un ton scientifique*). Alexandre ! Ce doit être très agréable à prononcer dans certaines circonstances (*d'un air entendu*) qui génèrent une certaine jouissance petite ou grande. (*Réfléchissant en parlant*). D'autant plus qu'on peut y apporter des variantes : Alex, Alexis ! Je me demande lequel je préférerai...

*Pour trouver la réponse à cette question, elle mime l'orgasme.*

Alex... Alex... Alex... Alex...

*Ça ne va pas, elle essaye un autre.*

Alexis ... Alexis ... Alexis... Alexis ...

*Ça ne va pas, elle essaye un autre.*

Alexandre... Alexandre... Alexandre... (*Après réflexion*). Finalement, je crois que je choisirai Alexandre. (*Très professionnelle*). Évidemment, il faudra confirmer cette hypothèse (*très scientifique*) in vivo.

**Nestor.** (*Haussant les épaules*). In vivo ! (*À Lise Gabrielle*). Décidément, ta mère se fiera toujours aux apparences ! (*À Pénélope, en connaisseur*). Le prénom ne suffit pas, le physique non plus d'ailleurs. Il y a le savoir-faire. Regarde-moi ce spécimen ! Il est beaucoup trop beau pour toi et infiniment trop jeune. Il ne fera aucun effort. Ma chérie, je t'aurai prévenue ! Un Alexandre qui possède ce physique-là, ça baise statique.

**Pénélope.** Je m'activerai pour deux !

**Nestor.** (*À Alexandre*). Honnêtement entre nous, vous vous sentiriez capable de golongoler Sarah Bernhardt ?

**Pénélope.** (*Interrompant*). Ne lui répondez pas ! Il n'y connaît rien.

**Nestor.** Je te parie que cet Alexandre ne te provoquera rien, pas même un O.N.

**Alexandre.** (*Perdu*). Un O.N. ?

**Nestor.** Orgasme nain,

*Il regarde Alexandre d'un air étonné.*

Vous ne connaissez pas ?

**Alexandre.** Non !

**Nestor.** Votre épouse doit connaître.

**Alexandre.** Je ne suis pas marié.

**Nestor.** C'est pour ça !

**Pénélope.** Permets-moi de te dire, mon chéri, qu'il vaut mieux un orgasme nain qu'un P.O.D.T. : Pas d'Orgasme Du Tout.

**Lise Gabrielle.** (*Gênée*). Ne soyez pas choqué, Monsieur de La Cabane, mes parents sont des personnes très libérées.

**Nestor.** Mais, il n'est pas choqué, maisonnette. Il le sait bien qu'il est le Don Juan de l'hospice. Regardez-moi cette allure ! Pas une centenaire qui puisse lui résister ! Hein ?

**Alexandre. (Perdu).** Oui !

**Nestor.** Alors, pourquoi qu'il fait de l'œil à ma femme ? Les veuves à dix décades ne lui suffisent plus ?

*Il le menace physiquement.*

Hein qu'Alexandre, il ne va pas draguer ma femme ?

**Alexandre.** Non !

**Nestor.** Promis ?

**Alexandre.** Promis !

**Pénélope. (Déçue).** Je ne vous plais pas ? Vous me trouvez trop vieille ?

**Alexandre.** Non !

**Pénélope.** Alors ? Pourquoi cette promesse idiote ? Une promesse qui risque de vous faire passer à côté de ces petits plaisirs que peut offrir une femme mure à un jeune homme encore inexpérimenté.

**Nestor. (Vainqueur).** Trop tard, il a promis.

**Pénélope. (Cessant de jouer).** Rassurez-vous, bel Alexandre ! Mon mari et moi vous taquinons.

*Elle regarde Alexandre avec un petit air de regret puis, se tourne vers Nestor.*

N'empêche qu'il est charmant.

**Nestor.** Pourquoi n'essayez-vous pas de draguer ma fille ? Mais oui, ça c'est une idée ! Draguez ma fille ! Ça la séparerait de son grand con ! Vous feriez œuvre de bienfaisance.

**Alexandre.** Ah !

**Nestor.** Vous ne le connaissez pas ?

**Alexandre. (Complètement perdu).** Qui ?

**Nestor. (Sérieux).** Le grand con de ma fille.

**Alexandre. (Interloqué).** Non !

**Nestor. (Heureux d'avoir réussi son effet).** Elle ne vous a pas présenté son Moulin de La Barquette.

**Alexandre. (Soulagé de pouvoir se rattraper à quelque chose qu'il connaît).** Ah ! Monsieur du Moutin de La Barlette ! Si je le connais.

**Nestor.** Quel grand con, hein ?

**Alexandre. (Ne sachant que dire).** Mais non !

**Nestor.** Il n'est pas grand ?

**Alexandre.** Si !

**Nestor.** Dans ce cas, nous sommes d'accord, c'est un grand con.

**Lise Gabrielle. (Lassée du jeu de son père).** Papa ! Monsieur de La Cabane ne s'est peut-être pas déplacé pour parler de Gontrand.

**Nestor.** (*Réagissant au prénom*). Gontrand ! Ne trouvez-vous pas qu'il est mal de vouloir se venger de son propre enfant ?

*Alexandre ne comprend pas. Nestor explique.*

Savez-vous, Monsieur, que le prénom Gontrand représente (*articulant lentement*) la vengeance sordide de parents grugés sur une marchandise (*insistant sur le « pourtant »*) à l'origine pourtant désirée. Vous me direz : « mettez-vous à leur place ». (*Comme s'il l'avait dit*). Et vous avez raison. (*Parlant comme si Alexandre et lui étaient d'accord*). Imaginez sa pauvre maman qui a attendu neuf mois, supporté les harcèlements non seulement moraux mais téléphoniques de sa belle-mère, souffert toute une nuit.

**Pénélope.** (*Pensant à l'accouchement*). Il finira par le retenir.

**Nestor.** (*Lyrique*). Et quand elle ouvre les yeux pour voir enfin la chair de sa chair, le sang de son sang (*un temps*) qu'est-ce qu'on lui met dans les bras ? (*Ménageant le suspens*). Un grand con ! Et le papa qui accourt à la maternité, tout fier d'avoir un fils. (*Vivant la scène*). Il arrive essoufflé, puise dans ses dernières ressources physiques pour gravir les marches quatre à quatre, entre dans la chambre : et là, qu'est-ce qu'on lui met dans les bras ? Un grand con. Puis, je ne vous parle pas des grands-parents, fiers de voir leur fils devenir père. Qu'est-ce qu'on leur met dans les bras aux grands-parents ? Un grand con ! Du coup ma fille trente ans plus tard, qu'est-ce qu'elle a dans les bras ?

**Alexandre.** (*Emporté dans l'élan*). Un grand con !

*Il se rattrape et se reproche d'avoir dit ça.*

**Lise Gabrielle.** Papa !

**Nestor.** Vous comprenez, maintenant, pourquoi ils se sont vengés en l'appelant Gontrand ?

**Alexandre.** (*Perdu*). Oui, je comprends.

**Nestor.** Vous n'êtes pas si con.

**Alexandre.** Ben non !

**Nestor.** D'ailleurs, pour faire de si beaux prospectus, il faut en avoir dans le ciboulot.

**Pénélope.** Ça c'est vrai ! Mon mari et moi avons trouvé votre prospectus très joli.

**Alexandre.** Merci !

**Nestor.** Pour être beau, il est beau. (*D'une voix complice*). Ça doit coûter cher ?

**Alexandre.** Assez !

**Nestor.** Heureusement que les affaires marchent bien.

**Alexandre.** On n'a pas à se plaindre.

**Nestor.** Les vieux ne mangent pas trop ?

**Alexandre.** Non ! Ça va !

**Nestor.** Parce que, dans l'hôtellerie, ce sont d'abord les repas qui grèvent le budget.

*Il s'approche de lui et adopte un ton presque complice.*

Mais dans les maisons de retraite, ça va ?

**Alexandre.** Ça va !

**Nestor.** Et vous n'avez pas trop de difficultés pour être payé ?

**Alexandre.** Aucune !

**Nestor.** Il faut dire que vous empochez directement leur retraite, hein ?

**Alexandre.** Oui !

**Pénélope.** Méfiez-vous, Monsieur de La Cabane, quand mon mari se met à vous poser des questions à la queue leu leu, il veut vous mener en bateau.

**Nestor.** Pénélope, réfléchis ! (*À Alexandre*). Oui ! Ma femme s'appelle Pénélope, c'est une idée à elle. Quand je l'ai connue, elle était pauvre. (*Un temps*). Elle s'appelait Germaine. Puis, quand on s'est enrichi et elle a trouvé que ça la vieillissait. (*À Pénélope*). Pénélope, réfléchis ! On n'emmène pas une cabane en bateau.

*Il réfléchit trois secondes puis se tourne vers Alexandre et d'un ton d'une évidente mauvaise foi...*

Dites-moi, mon petit Alexandre, vous êtes bien culotté. Vous vous moquez du nom de ce pauvre Moulin de La Barquette, du premier prénom de ma femme alors qu'elle ne l'avait pas choisi et vous vous appelez Cabane.

*Il devient sérieux presque compatissant.*

Vous avez dû souffrir à la cour de récréation ? Hein ?

**Alexandre.** Oui !

**Nestor.** Et vous vous vengez sur leurs grands-parents ?

**Pénélope.** Ne l'écoutez pas, Monsieur. C'est un vieux grognon. Vous buvez quelque chose ?

**Alexandre.** Volontiers !

**Nestor.** Une eau tiède pour notre ami. (*Réagissant à la réaction d'étonnement d'Alexandre*). Quoi ? Ce n'est pas ce que vous accordez à vos victimes ?

**Alexandre.** Non ! Je vous jure, Monsieur Radessou.

*Réfléchissant quelques secondes à la manière d'exprimer les choses.*

Vous vous faites une fausse idée de notre maison. De plus, votre fille et Monsieur...

**Nestor.** Le grand con !

**Alexandre.** (*Continuant*). Sont prêts à vous inscrire dans le pavillon de diamant.

**Nestor.** Le quoi ?

**Alexandre.** Le pavillon de diamant ! (*Récitant un discours commercial*). Notre institution possède cinq pavillons : bronze, cuivre, argent, or et diamant. Naturellement, un homme de votre condition ne peut aller que dans le pavillon de diamant. D'ailleurs, si on m'avait proposé de vous mettre ailleurs, j'aurais refusé. Vous faites partie de l'élite et l'élite va toujours dans le diamant où il va sans dire que vous serez protégé des classes inférieures. Car, si on peut rendre visite à des personnes logeant dans un pavillon inférieur, notre règlement interdit tout déplacement dans l'autre sens.

*Persuadé d'avoir convaincu, il se met à chanter sur l'air de « la mère Michelle ».*

Venez dans mon hospice  
Je vous y tends les bras  
Grâce à notre service

Vous y srez comme des rois  
 Tout le monde vous dira  
 Qu'on y est mieux qu'chez soi  
 Venez dans mon hospice,  
 Vous ne l'regrettez pas  
 Vous serez mieux dans mon hospice  
 Vous serez mieux dans mon hospice  
 Vous serez mieux dans mon hospice  
 Grâce à moi

**Nestor.** Et qu'est-ce qu'il y a dans le diamant ?

**Alexandre.** Ce que vous voulez. Vous pouvez y transporter votre mobilier, vos affaires, vos aliments ...

**Nestor.** Vous en faites des économies !

**Alexandre. (Sincère).** Ce n'est pas le but ! Vous pouvez aussi bénéficier des services de la maison. Dans le temps, il y en avait même qui amenaient leurs domestiques.

**Nestor. (Ironique).** Et je suppose que lorsque leurs domestiques prenaient leur retraite, ils les mettaient dans le bronze.

**Alexandre. (Acquiesçant).** Ou dans le cuivre... On peut faire partie de l'élite et avoir du cœur.

*Il regarde Nestor et parle comme s'ils étaient de connivence.*

Et naturellement, nous mettrons à votre disposition un bureau afin que vous puissiez continuer à contrôler vos affaires.

*Il est fier d'avoir utilisé le mot qu'emploie Nestor. Ce dernier n'est pas dupe.*

En outre, votre fille m'a affirmé que vous seriez très sensible à la possibilité de transporter votre mobilier. Nous pouvons reconstituer avec exactitude les trois pièces qui vous sont les plus chères.

**Nestor.** Et les autres ?

**Pénélope.** Chéri !

**Nestor. (À Alexandre, en confidence).** Quand elle m'appelle chéri, c'est qu'elle va me dire une vacherie. Vous allez voir !

**Pénélope.** Tu es de mauvaise foi !

**Nestor. (À Alexandre).** Qu'est-ce que je vous disais !

**Pénélope.** Tu sais parfaitement que nous vivons seulement dans ces trois pièces et que toute cette immense bâtisse est inoccupée.

**Lise Gabrielle.** Et puis, Gontrand peut payer une quatrième chambre.

**Nestor. (Ironique).** Il est généreux notre geôlier. *(À Alexandre).* Je vous explique : ma fille sait qu'il n'est pas question que je mette un euro dans votre maison de fous. Alors, elle a convaincu son grand con de payer.

**Lise Gabrielle.** Et il n'a pas hésité une seconde.

**Nestor. (Ironique).** Tu penses ! *(À Alexandre).* Et sinon, les affaires, ça marche ?

**Alexandre.** Ça va !

**Nestor.** J'espère que vous ne déclarez pas tout aux Impôts ?

**Alexandre.** Ben !

**Nestor.** Vous seriez bien le seul ! Si je vous racontais à quel point j'ai triché, moi ! Sinon, on ne s'en sortirait pas. (*Complice*). C'est pas vrai ?

**Alexandre.** (*Heureux de cette complicité*). Ah bon, vous trichez aux Impôts ?

**Nestor.** Moi ! Mais, je suis le Roi des tricheurs !

**Pénélope.** (*Au public*). Aux Impôts, ils l'ont surnommé « Sa Majesté » !

**Alexandre.** Ah !

**Nestor.** Comme je vous le dis ! D'ailleurs, si vous le désirez, je vous donnerai quelques trucs.

**Alexandre.** Volontiers !

**Lise Gabrielle** (*Heureuse*). Je vous avais bien dit, Monsieur de La Cabane, que vous vous entendriez bien avec mon papa.

**Alexandre.** En effet !

**Nestor.** Ma grande spécialité est de rendre des tricheries invisibles, de faire en sorte qu'aucun contrôleur ne puisse les découvrir.

**Alexandre.** (*Enthousiaste*). Vrai ?

**Lise Gabrielle** Vous pouvez le croire !

**Nestor.** Donnez-moi un exemple !

**Lise Gabrielle.** Allez-y, Monsieur de La Cabane, vous allez voir mon papa est très fort.

**Alexandre.** Tous nos repas sont payés en liquide.

**Nestor.** (*Heureux*). C'est bien ça ! Oh qu'est-ce que c'est bien ça ! (*Se refroidissant subitement*). Quand je dis ; c'est bien, je veux dire que c'est bien financièrement parce que (*prenant le ton d'un médecin annonçant une maladie grave à un patient*) en cas de contrôle...

**Alexandre.** (*Inquiet*). On se fait prendre ?

**Nestor.** (*Acquiesçant*). À cause des Enarques !

**Alexandre.** Des Enarques ?

**Nestor.** Oui ! Les Enarques qui ont réussi à démontrer que si les vieux ne mangeaient pas dans un hospice pendant plusieurs semaines, ils finissaient par mourir de faim.

**Alexandre.** Non ?

**Nestor.** Si ! Ça a été dur mais grâce aux nouvelles technologies, ils l'ont démontré statistiquement.

**Alexandre.** Comment faire pour ne pas se faire prendre ?

**Nestor.** La première règle est de faire en sorte de ne jamais être dénoncé.

**Alexandre.** Comment ?

**Nestor.** (*Très technique*). En ne parlant des petites libertés que vous prenez avec l'Administration fiscale qu'à des personnes qui vous ont, au préalable, avoué des pratiques similaires.

**Alexandre.** (*Heureux de cette complicité qui lui donne l'impression de jouer dans la cour des Grands*). C'est marrant ! C'est exactement ce que j'ai fait avec vous !

**Nestor.** Exact ! Encore faut-il que la personne vous ait dit la vérité !

**Alexandre.** Comment ça ?

**Nestor.** Il y en a qui se font passer pour des tricheurs rien que pour recevoir des confidences des gens qu'ils envisagent de dénoncer.

**Alexandre.** (*Craignant de comprendre*). Oui, mais si la confiance vient d'un chef d'entreprise, forcément il triche.

**Nestor.** Pas si son entreprise est importante. Je vous accorde qu'il a dû frauder au début pour construire son groupe. Mais une fois que sa société a atteint une certaine dimension, il existe suffisamment de moyens légaux pour ne pas payer trop d'impôts ! Inutile de se risquer à tricher.

**Alexandre.** (*Commençant à être inquiet*). Mais au début, il a triché ?

**Nestor.** (*Acquiesçant*). Bien sûr ! Seulement, il y a prescription ! Prenez mon cas, par exemple ! Voilà vingt-cinq ans que je n'ai plus dissimulé un centime au fisc. Je ne risque plus rien. (*Très menaçant*). Je peux donc dénoncer qui je veux en toute quiétude.

**Alexandre.** J'ai l'impression, Monsieur Radessou, que vous essayer de me faire passer un message selon lequel un séjour dans ma maison de retraite ne vous intéresse pas !

**Nestor.** (*Acquiesçant*). J'ai l'impression, Monsieur de La Cabane, que nous commençons à nous comprendre !

**Alexandre.** Dans ce cas, il serait contraire à mon éthique de vous influencer de quelque manière que ce fusse.

**Nestor.** (*Rectifiant*). Fût ! De quelque manière que ce fût.

**Alexandre.** C'est possible !

**Nestor.** C'est même sûr !

**Alexandre.** Enfin, fusse ou fût, vous me comprenez ?

**Nestor.** À défaut d'être français, votre langage est relativement compréhensible.

**Alexandre.** La décision vous appartient et je m'en serais voulu de l'influencer de la plus petite manière (*heureux d'avoir compris la leçon de grammaire*) que je pus.

**Nestor.** Pusse ! Cette fois-ci, c'est : que je pusse.

**Alexandre.** Autant pour moi ! Bon et bien (*hésitant*) je (*hésitant*) vous

**Nestor.** Lusse ?

**Alexandre.** Laisse !

*Il sort.*

**Nestor.** Au revoir, Monsieur Cabanusse ! (*Un temps, satisfait*). Et voilà le travail !

## Scène 4

**Nestor.** (*À Pénélope*). Dis donc, aucune éducation ton baba au rhum. Il est parti sans même te dire au revoir.

**Lise Gabrielle.** Vous ne pensez qu'à vous.

**Nestor.** Et bien, fais comme nous ! Pense à toi et lâche-nous les baskets.

*Le téléphone sonne. Nestor regarde le combiné.*

Je vous parie que c'est le grand con !

*Nestor décroche.*

Allô oui ! (*Aux autres*). Gagné !

*L'autre lui demande s'il parle bien à Nestor Radessou. Il répond.*

Évidemment, mon vieux, que vous parlez à Nestor Radessou ! À qui espérez-vous parler ? À partir du moment où vous faites mon numéro, vous devez bien vous attendre à m'avoir au téléphone, non ? Et d'ailleurs, je parie que mon nom se trouve sur le petit carnet juste à côté du numéro que vous venez de lire !

*L'autre répond affirmativement.*

Bien ! (*Taquin*). Dites-moi, il me semble que vous progressez dans la connaissance des nouvelles technologies. (*Aux autres*). Il rit ! Il croit que je plaisante. (*À Lise Gabrielle*). Franchement, tu devrais le prévenir. Un rire aussi idiot, ça va finir par nuire à sa carrière. (*À Pénélope*). Il ne faut pas que tu rates ça, chérie, c'est impressionnant !

*Il met le combiné à l'oreille de Pénélope pour qu'elle écoute. Lorsqu'il joue la pièce, l'auteur n'hésita pas à descendre dans le public pour proposer à un spectateur d'écouter. Quand il reprend le combiné, Nestor constate que l'autre a arrêté de rire.*

Ah, il ne rit plus.

*Il met le combiné à l'oreille.*

Dernière vérification. En effet, l'ouragan zygomatique a cessé. Maintenant, il va falloir que je lui dise quelque chose. Mais quoi ? (*À Pénélope*). Tu n'as pas une idée de ce qu'on peut dire à un grand con quand il a cessé de rire ? (*Au public*). Vous non plus ?

*Il réfléchit quelques secondes. On croit qu'il va parler, mais il reste muet, puis est subitement heureux.*

J'ai trouvé. (*Au combiné, après un long moment de concentration*). À qui ai-je l'honneur ?

*L'autre articule son nom, mais Nestor n'arrive pas à le comprendre.*

Pardon ? Du Moulin comment ?

*L'autre l'informe qu'il est son beau-fils.*

Je sais que vous êtes mon beau-fils, seulement vous articulez tellement mal que je n'avais pas compris la fin et comme il y a plusieurs sortes de moulins...

*Un temps. L'autre lui rappelle son nom en insistant sur le « t ».*

Moutin ! Pardon ! Décidément, je ne m'y ferai jamais. Dites-moi, vous devez vous sentir bien seul pour avoir envie de parler avec moi ?

*L'autre l'informe que Lise Gabrielle a coupé son portable.*

Je comprends. Enfin, cela nous aura permis de converser un peu ensemble. (*À Lise Gabrielle*). Il paraît que tu as fermé ton portable ? (*Au téléphone*). Je vous la passe ! (*Comme s'ils étaient de vieux complices*). À bientôt, cher ami.

*Il passe le combiné à sa fille et s'adresse à Pénélope.*

Au téléphone, il réussit à cacher sa grandeur, mais pas sa connerie.

**Lise Gabrielle.** Allô, ma marmotte !

**Nestor.** Avoir un bac + 5 et qualifier un grand con de Marmotte !

**Pénélope.** Nestor, il pourrait t'entendre.

**Nestor.** Mais Marmotte le sait qu'elle est con. Depuis le temps, elle a dû apprendre à se connaître. Et si elle ne le sait pas, je lui rends service en le lui apprenant.

**Lise Gabrielle.** (*Au téléphone*). Non ! Papa ne veut pas et Monsieur de La Cabane est parti en courant.

*L'autre lui demande pourquoi.*

Mais parce qu'il était poursuivi par les impôts.

*Visiblement la réponse passe mal.*

Écoute, ma marmotte, tu vas à Madagascar tout seul et je te rejoindrai quand on aura trouvé une solution.

*Elle a l'air désespérée.*

Écoute, ma marmotte, je t'ai déjà dit que je ne pouvais pas laisser mes parents seuls. Écoute, ma marmotte, comprends-moi, je serais trop malheureuse.

**Nestor.** (*Au public, d'un ton explicatif*). Elle est obligée de répéter tout le temps « écoute », parce que la marmotte n'a jamais su ce qu'elle devait faire au téléphone quand l'autre parlait.

*Visiblement, il a raccroché. Elle pleure.*

**Lise Gabrielle.** Il a raccroché !

**Nestor.** Elle hiberne !

**Pénélope.** C'est pour ça que tu veux nous mettre à l'hospice. Tu pars à Madagascar !

**Lise Gabrielle.** (*Confirmant*). Gontrand a trouvé un poste hyper important pour sa carrière. Il ne peut pas refuser. Mais, moi là-bas et vous seuls ici... S'il vous arrivait quelque chose, je ne me le pardonnerais jamais.

**Pénélope.** Nestor, tu te rends compte ?

**Nestor.** Tu as raison, c'est affreux.

**Pénélope.** (*Le pensant prêt à céder*). Alors ?

**Nestor.** Je connais les Africains. Je crois qu'ils ont fini par nous pardonner l'esclavage. Avec le temps, je crois même qu'ils finiront par nous pardonner la colonisation. Mais si on leur envoie le grand con, ils ne nous le pardonneront jamais.

## ACTE 2

*Ils sont dans le même décor qu'au premier acte, sauf que ce décor se trouve dans un hospice.*

### Scène 1

**Pénélope.** Qu'est-ce qu'on s'est bien amusé ! Si on m'avait dit qu'on pourrait inviter tous nos amis du Rotary dans notre hospice, on ne l'aurait pas cru ! Hein ?

**Nestor.** Peut-être !

**Pénélope.** Tu vois ! On est comme à la maison sauf que je n'ai rien à faire. Pas de ménage, pas de repas, pas de vaisselles.

**Nestor.** Étant donné que nous avons toujours eu six bonnes et deux cuisinières, ça doit, en effet, te faire un énorme changement.

**Pénélope.** Tu seras décidément toujours incapable de te rendre compte du travail des autres. Mes servantes, qui les surveillait ?

**Nestor.** *(Ironique).* Fallait me le dire, j'aurais engagé une chef du personnel.

**Pénélope.** Blague ! N'empêche qu'ici il y a un directeur et que je vais, enfin, pouvoir me reposer.

**Nestor.** Dis donc ! Parlant de directeur, on ne le voit pas très souvent. *(Songeur).* Je le revois disant à Lise Gabrielle : *(l'imitant)* « et je passerai constamment voir s'ils n'ont besoin de rien ».

**Pénélope.** Il a dit qu'on pouvait l'appeler quand on voulait. Si tu veux lui parler, tu n'as qu'à sonner.

**Nestor.** Et laisser croire à cet ignare qu'il peut servir à quelque chose.

**Pénélope.** Ah bon ! Parce qu'il est ignare, maintenant !

**Nestor.** Parfaitement !

**Pénélope.** Je peux savoir pourquoi ?

**Nestor.** Parce qu'il a baptisé bronze le plus nul de ses pavillons. Ce qui témoigne d'une inculture manifeste en ce qui concerne la classification des métaux.

**Pénélope.** Qu'est-ce que tu vas encore inventer ?

**Nestor.** Le bronze est supérieur au cuivre ! Toute personne un tant soit peu cultivée sait ça !

**Pénélope.** Faux ! La preuve, je suis une femme particulièrement cultivée et je n'étais pas au courant !

**Nestor.** *(Ironique).* Il faut croire que l'étude des métaux ne fait pas partie de tes nombreuses prédispositions !

**Pénélope.** Moi, je sais ce qui te met de mauvaise humeur ! C'est que ça se passe bien, qu'on est exactement comme chez nous et que tu ne supportes pas d'avoir tort.

*Elle le regarde et voudrait tant qu'il se montre pour une fois bon joueur.*

Allez ! Avoue-le, on est bien traité !

**Nestor.** *(Insistant sur le « nous »).* Nous, oui !

**Pénélope.** Comment ça ?

**Nestor.** Nous, dans le pavillon de diamant, nous sommes relativement bien traités.

*Il la regarde gravement et prend un ton professoral.*

Est-ce que tu as déjà visité le pavillon de bronze ?

*Il attend sa réponse qui ne vient pas. Il insiste.*

Non ?

*Elle dodeline négativement de la tête.*

Et bien tu devrais. Tu verrais, c'est édifiant. Je comprends pourquoi on les empêche de visiter les pavillons supérieurs.

**Pénélope.** Tu as été visiter les autres pavillons ?

**Nestor.** Soixante-dix ans, ma chère, est l'âge où la destinée offre enfin à un président de groupe le temps de s'intéresser au sort de son prochain. *(D'un ton que ne renierait pas Zola).* Je peux te dire que dans l'or, le vin est dégueulasse ; dans l'argent, ils bouffent toutes les semaines la même chose et dans le cuivre, j'ai trouvé des cafards sous les draps... Quant au bronze, une horreur ! On y parque les vieux comme des bêtes et tout ça parce qu'ils sont pauvres.

**Pénélope.** Mais enfin, chéri, les pauvres ont toujours été mal logés, c'est même à ça qu'on les reconnaît. *(En femme qui n'arrive sincèrement pas à comprendre son mari).* Ça ne t'avait jamais dérangé auparavant !

**Nestor.** Parce qu'auparavant, les pauvres qu'on connaissait étaient jeunes. Quand on est jeune, on dort n'importe où ! *(Réfléchissant en parlant).* Et puis, on a toujours l'espoir de s'en sortir. C'est ça le capitalisme, l'espoir de s'enrichir. Mais eux, je les ai bien regardés. Pendant que, nous, nous invitons nos amis du Rotary Club ; eux, ils attendent, tout simplement, sans espoir.

**Pénélope.** *(Trouvant qu'il cherche la petite bête).* Et tu crois que si tu redonnes espoir aux pauvres, ils inviteront leurs amis du Rotary ? Enfin, chéri, tu dis n'importe quoi ! Ça ne te réussit pas de visiter les pauvres !

**Nestor.** Rigole ! Pour le moment, on nous traite correctement. Mais dis-toi bien que ceux qui, ici, nous dorlotent sont les mêmes qui parquent des anciens travailleurs à cinq par chambre. D'ailleurs, tu verras comment ils nous traiteront quand nous ne pourrons plus nous défendre.

**Pénélope.** Lise Gabrielle nous protégera.

**Nestor.** De Madagascar, on a une mauvaise vue.

**Pénélope.** Regarde !

**Nestor.** Quoi ?

**Pénélope.** Il reste des cacahouètes !

**Nestor.** J'admèrerai toujours la constance de ta conversation lorsqu'on traite de sujets sérieux !

**Pénélope.** Tu crois qu'on peut le leur faire ?

**Nestor.** Quoi ?

**Pénélope.** (*Très gamine*). Le coup des cacahouètes ! J'ai envie !

**Nestor.** Avec l'argent qu'on leur donne, si on ne peut pas s'offrir un peu de distraction...

**Pénélope.** Alors, on le fait ?

**Nestor.** On le fait !

**Pénélope.** À qui ?

**Nestor.** Au premier qui se présente !

## Scène 2

*On frappe.*

**Pénélope.** Suspens !

**Nestor.** Surtout, n'entrez pas !

*Pénélope va ouvrir.*

**Pénélope.** Entrez Mademoiselle ! Ne faites pas attention à mon mari. Il faut toujours qu'il plaisante.

*Entre une infirmière apportant le petit-déjeuner. Celui-ci est particulièrement copieux et varié. Visiblement, on ne veut pas qu'ils se plaignent. L'infirmière est un peu nunuche et surtout, elle zozote.*

**Infirmière.** (*Mécanique*). Personnellement, je préfère que les patients plaisantent. Car s'ils plaisantent, c'est qu'ils sont bien chez nous. Et vous savez, nous, c'est tout ce que nous voulons.

**Nestor.** (*Agressif*). De qui parlez-vous lorsque vous utilisez le mot patient ?

**Infirmière.** Ben de ...

**Nestor.** (*Fâché*). Nous ne sommes pas des patients, nous sommes des clients.

**Infirmière.** Bien sûr, Monsieur Radessou ! Je vous prie de m'excuser, Monsieur Radessou. Il s'agit d'une déformation professionnelle.

**Nestor.** Et lorsque vous reviendrez, vous ôterez cette blouse blanche. On se croirait dans un hôpital ici.

**Infirmière.** (*Résignée*). Bien, Monsieur Radessou !

**Nestor.** Finalement, ôtez-la tout de suite ! Vous ressemblez à une infirmière.

**Infirmière.** Bien, Monsieur Radessou !

*Elle obéit.*

**Nestor.** Voilà ! Vous ressemblez à une femme, maintenant.

*Il la dévisage.*

Enfin, dans la mesure de vos possibilités.

**Infirmière.** Merci, Monsieur Radessou.

**Nestor.** Il vous en prie.

**Pénélope.** Chéri, il nous reste des cacahouètes de notre surprise party. *(À l'infirmière).* Vous en voulez ?

**Infirmière.** Non merci !

**Pénélope.** *(D'une voix culpabilisatrice).* Vous refusez nos cacahouètes ?

**Nestor.** *(Ouvré).* Ça, c'est la meilleure !

**Infirmière.** *(Paniquant).* Si, si, je veux bien !

*Elle met une poignée de cacahouètes dans la bouche.*

**Pénélope.** Tu en veux, chéri ?

*Tout en parlant, ils observent les effets de leurs propos sur l'infirmière.*

**Nestor.** Surtout pas ! Un jour, une entreprise de produits chimiques à analyser un bol de cacahouètes comme celui-ci après un cocktail comme celui que nous avons eu hier. Tu sais ce qu'ils y ont trouvé ?

**Pénélope.** *(Surjouant).* Non !

**Nestor.** Vingt-huit traces d'urines différentes.

**Pénélope.** Non ?

**Nestor.** Comme je te le dis ! Vingt-huit traces de pipis différents. *(Insistant).* Des pipis pas les mêmes, si tu préfères.

**Pénélope.** Quelle horreur ! Tu aurais dû me le dire avant que mademoiselle n'en mange. Tenez Mademoiselle, crachez le pipi dans ce cendrier.

*Nestor s'empare du cendrier.*

**Nestor.** Pas question de salir mon cendrier. De toute façon, avec la salive, le pipi doit être déjà en train de se promener dans son estomac.

**Pénélope.** Pauvre enfant !

*Elle réfléchit quelques secondes puis d'un ton rassurant et catégorique.*

Chéri, c'est impossible ! Il ne pouvait pas y avoir vingt-huit traces de pipi...

*Nestor jette un regard interrogateur à son épouse, l'infirmière reprend espoir, Pénélope explique.*

Nous n'étions que quinze. Et en plus...

*Elle se met à compter.*

**Nestor.** Qu'est-ce que tu fais ?

**Pénélope.** J'essaie de me souvenir combien parmi les quinze ont fait pipi ! Qui sait ? Peut-être n'y a-t-il pas de pipi dans son estomac.

**Nestor.** Impossible de savoir !

**Pénélope.** Tu oublies mon sens de l'observation. *(Très dame du monde).* Quand j'invite, cher ami, rien ne m'échappe. Personne ne peut s'absenter sans que je ne le remarque.

**Nestor.** Mais, ce n'est pas parce qu'ils s'absentent qu'ils pissent. Réfléchis, je ne voudrais pas en rajouter, mais il n'y a pas que le pipi.

**Pénélope.** Tu as raison ! (*À l'infirmière*). Ma pauvre petite, mon mari aurait quand même pu vous prévenir avant. D'un autre côté, si ça peut vous consoler, il y a peut-être du pipi dans votre estomac mais, (*prenant quelques secondes pour ménager son effet*) c'est du pipi du Rotary.

**Nestor.** Ça lui fait une belle jambe !

**Pénélope.** (*Souriant*). Chéri, il faut qu'on arrête, elle va être malade.

**Nestor.** Nous blaguons.

**Infirmière.** Ah ! Il n'y a jamais eu d'analyse !

**Nestor.** Si ! L'analyse existe. Et ils ont vraiment trouvé du pipi. Seulement, il s'agit de quantités infinitésimales, (*expliquant*) très petites si vous préférez.

*Il ouvre la bouche et respire à fond.*

Là, je viens d'avaler mille fois plus de microbes.

**Pénélope.** Notre plaisanterie repose sur le côté affectif que provoque l'analyse.

**Nestor.** C'est une facétie que nous faisons souvent.

**Pénélope.** À tous nos amis ! (*Au public*). Essayez-là, vous m'en direz des nouvelles.

**Infirmière.** (*Qui a enfin réussi à avaler*). Monsieur le Directeur a mis votre jus d'orange préféré.

**Nestor.** Comme je sais qu'il le facturera, je ne dis pas merci.

**Infirmière.** Tout à fait, Monsieur Radessou.

*Elle va s'en aller.*

**Nestor.** Mademoiselle, pourquoi partez-vous si vite ? Notre compagnie vous déplaît ?

**Pénélope.** Vous savez pour les cacahouètes, c'est une blague que nous faisons à tous nos amis. Hein chéri ?

**Nestor.** Tout à fait !

**Pénélope.** Il ne faut pas nous en vouloir ! Je suis sûre que vous nous préférez taquins que grognons, n'est-ce pas ?

**Infirmière.** (*À contrecœur*). Tout à fait, Madame Radessou !

**Pénélope.** J'en suis sûre ! (*Taquine*). Par contre, je ne suis pas très contente de vous.

**Infirmière.** (*Perdue*). Ah bon, Madame Radessou.

**Pénélope.** Nous nous fréquentons depuis plusieurs semaines et vous ne m'avez toujours pas avoué (*un temps, ménageant le suspens*) quel est votre prénom.

**Infirmière.** (*Rassurée*). Gwendoline !

**Pénélope.** (*N'en pensant pas un mot*). Il vous va à ravir. (*Très dame patronnesse*). Et je suis très heureuse de le connaître, Gwendoline.

**Infirmière.** Merci, Pénélope.

**Pénélope.** (*Rectifiant*). Madame Radessou

**Infirmière.** Merci, Madame Radessou.

**Pénélope.** Tout le plaisir est pour moi, Gwendoline.

**Nestor.** Vous voyez comme il est agréable de discuter avec mon épouse. Asseyez-vous !

*Elle s'assoit à contrecœur.*

**Pénélope.** Vous désirez un peu de jus d'orange, Gwendoline ?

**Infirmière.** (*Trouvant que les cacahouètes suffisent*). Non merci !

**Nestor.** (*Inquiet*). Pourquoi ? Il n'est pas bon ?

**Infirmière.** Si !

**Nestor.** (*Souçonneux*). Vous avez mis quelque chose dedans ?

**Infirmière.** Non !

**Nestor.** (*Autoritaire*). Alors, buvez !

*Elle hésite. Il devient très autoritaire.*

Buvez !

*Elle boit.*

Maintenant, mangez un morceau de croissant (*jetant un regard inquisiteur sur les aliments*) avec du beurre, de la confiture et du chocolat aussi. Rajoutez du miel, tant que vous y êtes ! Et vous me ferez le plaisir de goûter tous les croissants

*Se méfiant de tout, il l'oblige du regard à goûter les nombreux aliments. Elle mange sous l'œil inquisiteur de Nestor.*

**Pénélope.** Et sinon, blague à part, Gwendoline, vous aimez votre métier ?

**Infirmière.** (*Mangeant*). Bien sûr, Madame Radessou !

**Pénélope.** C'est important de bien aimer son métier.

*Elle attend une réponse qui ne vient pas et insiste.*

Vous ne trouvez pas ?

**Infirmière.** Si !

**Pénélope.** Moi je n'ai jamais travaillé. C'était un choix ! J'ai sacrifié ma vie professionnelle pour servir ma famille. (*Laissant à l'infirmière quelques secondes pour l'admirer*). Mais, si j'avais travaillé, j'aurais exigé de faire un métier que j'aurais aimé.

**Infirmière.** Bien sûr !

**Pénélope.** Je ne comprends pas comment des gens peuvent accepter de faire un métier qu'ils n'aiment pas.

*Elle jette un regard étonné vers l'infirmière.*

Vous les comprenez, vous ?

*Nestor va s'asseoir dans un fauteuil et n'a pas l'air bien.*

**Infirmière.** Qui ?

**Pénélope.** (*Presque choquée qu'elle ne suive pas*). Les gens qui font un métier qu'ils n'aiment pas.

**Infirmière.** Non !

**Pénélope.** D'autant plus que s'ils ne l'aiment pas, ils doivent mal le faire.

**Infirmière.** En effet !

**Pénélope.** C'est presque de la malhonnêteté.

**Infirmière.** Tout à fait !

**Pénélope.** Nous sommes d'accord. Faire un métier qu'on n'aime pas, c'est de la malhonnêteté. N'est-ce pas ?

**Infirmière.** Oui !

**Pénélope.** Et ils se plaignent d'être malheureux.

**Infirmière.** !

**Pénélope.** Vous voulez que je vous dise ?

*L'infirmière reste muette. Elle conclut.*

C'est bien fait pour eux. Ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes ! (*Fière, s'adressant à son mari*). Chéri, je viens de discuter avec une travailleuse et nous partageons la même analyse. C'est la première fois que ça m'arrive ! Chéri ! Chéri, tu m'écoutes ?

*Elle remarque qu'il ne réagit pas.*

Chéri ? Il y a quelque chose qui ne va pas ? (*À l'infirmière*). Il n'a pas l'air bien.

**Infirmière.** (*Méfiante*). Il doit nous faire une blague !

**Pénélope.** Ce n'est pas son genre. En quarante ans, je ne l'ai jamais vu simuler le moindre malaise.

*L'infirmière l'examine, constate qu'il ne simule pas et décide de remettre tranquillement sa blouse blanche.*

**Infirmière.** Il va peut-être avoir besoin d'une infirmière, maintenant. (*Prenant un ton enfantin*). Voyons, qu'est-ce qu'il nous fait ? Un petit caprice ? C'est pas bien ça ! Qu'est-ce qu'il a ? Il ne veut pas manger son croissant ? (*À Pénélope*). Ça ressemble comme deux gouttes d'eau à une attaque cérébrale.

**Pénélope.** Il faut appeler un médecin.

**Infirmière.** On va d'abord appeler Monsieur le Directeur.

**Pénélope.** Mais enfin, Mademoiselle.

**Infirmière.** (*Autoritaire*). Madame, le règlement est formel. En cas d'attaque cérébrale, il faut toujours appeler Monsieur le Directeur. Car c'est lui (*insistant*) et lui seul qui décide de la marche à suivre.

**Pénélope.** Moi, je serais plus tranquille si on appelait un médecin.

**Infirmière.** Et bien, soyez rassurée ! Monsieur le Directeur a un diplôme de médecine. Ne bougez pas ! Je vais le chercher.

### Scène 3

**Pénélope.** Oh, mon pauvre amour, ne me laisse pas seule dans cet endroit.

*Elle pleure. Sa peine est sincère*

Réveille-toi, Nestor, je t'en prie ! Ils vont nous jeter dans le bronze et tu ne seras pas là pour les en empêcher. On boira du mauvais vin, mangera de la nourriture non variée et tout cela au milieu d'un champ de cafards. Chéri, je n'ai pas mérité ça ! Chéri, pourquoi moi ?

**Nestor.** (*Se réveillant subitement*). Ah ! Parce que c'est à toi que tu penses ?

**Pénélope.** Nestor ! Tu n'es pas malade ?

**Nestor.** Non ! (*Ironique*). Figure-toi, Pénélope, que Nestor n'est pas malade. Par contre, il s'étonne que tu aies peur de rester seule dans un endroit aussi paradisiaque.

**Pénélope.** Mais...

**Nestor.** J'ai simulé une attaque pour que tu voies enfin leur vrai visage. Et ça n'a pas traîné.

**Pénélope.** Tu ne changeras jamais. Comment va-t-on leur dire que tu es guéri ?

**Nestor.** On ne leur dira rien du tout.

**Pénélope.** Quoi ? On va leur faire croire que tu es malade ?

*Nestor acquiesce.*

Mais, je ne pourrai jamais.

**Nestor.** Pourquoi ?

**Pénélope.** Je ne suis pas assez bonne comédienne.

**Nestor.** Fais comme quand tu prenais des amants.

**Pénélope.** Oh !

**Nestor.** Quoi, oh ?

**Pénélope.** Tu l'as toujours su.

**Nestor.** Moi oui ! Mais eux ! Ils ne savaient pas que je le savais. Et il est même arrivé souvent qu'ils ne savaient pas que je savais qu'il y en avait plusieurs en même temps.

**Pénélope.** (*Réfléchissant*). Je vais essayer. Ce ne sera pas facile.

*Elle soupire puis explique.*

Tu comprends, chéri, mes amants désiraient au plus profond de leur âme me voir fidèle.

**Nestor.** (*Faisant allusion au personnel de l'hospice*). Pour eux, ce sera pareil. Ils désirent me voir malade, au plus profond de leur portefeuilles.

**Pénélope.** Chéri !

**Nestor.** Hm !

**Pénélope.** (*Complice*). Finalement, on s'amuse bien dans cet hospice !

*Appréciant cette complicité, Nestor décide de reprendre la chanson du directeur, toujours sur l'air de la mère Michelle, mais avec des paroles différentes.*

**Nestor.**

Je suis dans cet hospice  
 Pour leur en faire baver  
 Ils croient que je suis naïf  
 Ils vont me le payer  
 Quand La Cabane verra  
 Que j'étais mieux chez moi  
 Quand La Cabane verra  
 Je sais qu'il se dira  
 Qu'il était mieux dans son hospice

Qu'il était mieux dans son hospice  
 Qu'il était mieux dans son hospice  
 Avant moi

*À son tour, Pénélope décide qu'elle aussi est capable de chanter*

**Pénélope.**

Chéri dans cet hospice  
 Tu ne fais que râler  
 Je sais que c'est ton vice  
 Mais faut le supporter  
 Tout l' personnel, je crois  
 Te prend pour un goujat  
 Mais puisque tu aimes ça  
 Je ne m'y opposerai pas  
 Qu'est-ce que j'm'amuse dans cet hospice  
 Qu'est-ce que j'm'amuse dans cet hospice  
 Qu'est-ce que j'm'amuse dans cet hospice  
 Malgré toi

*Des bruits se font entendre.*

**Nestor.** Attention, on vient !

## Scène 4

*Ils entrent sans frapper.*

**Alexandre.** Qu'est-ce qu'il nous fait, la terreur ?

*Pénélope la joue très Sarah Bernhardt.*

**Pénélope.** C'est terrible docteur. Lui d'habitude si alerte, si dynamique, si (*cherchant*) plein de vie ... Il n'a pas bougé un cil depuis que la gentille Gwendoline est sortie.

*Elle s'enivre de son improvisation.*

Regardez sa main (*pathétique devant leur regard interloqué*), elle ne bouge pas ! Pas plus que son visage, que son torse ...

*Elle réussit à être lyrique, mais elle cherche ses mots.*

Regardez-le ! Docteur, docteur, regardez-le ! Regardez-le ! Regardez-le !

*Il commence à se demander ce qu'il doit regarder.*

Mais regardez-le !

*Il reste perplexe. Elle conclut.*

Rien ne bouge.

**Alexandre.** (*L'examinant rapidement*). Une attaque cérébrale, on ne peut rien faire. Vous imaginez si elle avait eu lieu chez vous... Mademoiselle, nourrissez-le ! Il faut qu'il mange.

*Elle lui pince le nez pour qu'il ouvre la bouche et y glisse des morceaux de croissant. Naturellement, elle saisit l'occasion pour y mettre des cacahouètes.*

**Pénélope.** Lui qui a toujours détesté l'hôpital.

**Alexandre.** *(Saisissant la balle au bond).* Il avait raison et nous respecterons sa volonté. Vous me signerez d'ailleurs un papier me demandant de le garder. C'était un homme de bon sens votre mari. Si vous saviez tout ce qu'il se passe dans les hôpitaux *(Respirant profondément puis d'une voix pleine de mystères).* Je suis tenu au secret professionnel, sinon je vous raconterais... Et vous admireriez la sagesse de votre mari de vouloir rester ici, au milieu de ses amis.

*Il lui tend une feuille.*

Tenez, signez-là ! Et avec votre permission, je m'occuperai moi-même de lui.

**Pénélope.** Et Lise Gabrielle qui est en Afrique.

**Alexandre.** *(Opportuniste).* Si jamais on la prévient, elle, si délicate, si soucieuse de votre bien-être... Elle va s'inquiéter.

**Pénélope.** *(Heureuse de laisser sa fille en dehors de leur comédie).* Je crois qu'il n'aurait pas aimé qu'on la prévienne.

**Alexandre.** *(Que cette idée arrange).* Là aussi, nous respecterons sa volonté. Par contre, les soins nécessiteront quelques frais...

**Pénélope.** Nous avons largement les moyens.

**Alexandre.** Vous avez la signature ?

**Pénélope.** Non ! Il n'a jamais voulu me la donner. *(Heureuse de pouvoir le dire devant Nestor sans qu'il puisse réagir).* Il a toujours été radin. *(Pour elle-même).* Peut-être est-ce dû à son physique ! *(À Alexandre).* Vous croyez que ça joue docteur ?

**Alexandre.** Quoi ?

**Pénélope.** Vous croyez qu'un physique ingrat peut conduire à l'avarice ?

**Alexandre.** *(En profitant pour faire allusion à son physique avantageux).* Je ne peux pas savoir.

**Pénélope.** D'autant plus que je peux vous le dire.

*Elle le regarde gravement puis d'un ton faussement inquiet...*

Vous êtes tenu au secret professionnel ?

**Alexandre.** Pardon ?

**Pénélope.** Sur ce que je vais vous dire, vous êtes tenu au secret professionnel !

*Il ne comprend pas, elle explicite énervée.*

Vous ne pouvez pas le répéter ?

**Alexandre.** Non !

**Pénélope.** Et bien figurez-vous que ces dernières années, mon mari était devenu quasiment impuissant.

*Intéressée, l'infirmière cesse de nourrir Nestor.*

**Alexandre.** *(Amusé).* Non !

**Pénélope.** Si ! Je peux d'ailleurs vous dire qu'il est devenu impuissant le jour même où il a cessé d'être éjaculateur précoce.

**Alexandre.** Vous savez qu'il peut vous entendre !

**Pénélope.** Ça m'étonnerait ! Je le connais. Attaque cérébrale ou pas, s'il m'entendait, il réagirait. (*Amusée*). Comme tous les impuissants, il est très susceptible quant à ses prouesses sexuelles.

*À Nestor d'une voix infantile, intérieurement elle l'admire de réussir à rester impassible.*

Hein que tu n'as jamais été bon au lit ? Hein que tu as toujours été content que ta petite femme te trouve des remplaçants pour la satisfaire ? (*À Alexandre*). Je peux vous assurer que s'il m'entendait, il réagirait. Vous savez, mon mari était un homme très autoritaire. On peut pratiquement dire qu'il me terrorisait...

**Alexandre.** J'imagine, Madame, ce que vous avez dû endurer.

**Pénélope.** Je ne vous raconte pas tout, parce que (*écroulée de larmes*) il n'est pas encore mort. Mais sachez tout de même que je n'ai jamais pu signer un seul chèque.

**Alexandre.** Ça va changer. (*Prenant la main de Nestor*). On pourra le faire signer...

*Il hésite un peu puis regarde Pénélope.*

Avec votre permission évidemment.

**Pénélope.** Tout le plaisir sera pour moi.

**Alexandre.** Pour moi également. Je vais devoir vous laisser. (*À Nestor, d'une voix infantile*). Le gentil petit docteur va partir, mais il reviendra et la gentille petite infirmière viendra de temps en temps pour nourrir le grand bébé qui n'est pas bien. (*À Pénélope*). Même s'il n'entend pas, le fait de me voir lui parler lui fait le plus grand bien. (*À l'infirmière*). Venez, Mademoiselle !

**Infirmière.** Bien Docteur !

## Scène 5

**Nestor.** (*Très calme*). Je vais les trucider.

**Pénélope.** Je m'amuse comme une folle.

**Nestor.** J'ai remarqué !

**Pénélope.** (*Convaincue*). Réfléchis, chéri ! En lui racontant notre vie intime sans que tu ne réagisses, j'ai rendu ta maladie plus crédible.

**Nestor.** (*Rectifiant*). Tu as rendu ma maladie plus crédible en (*insistant sur le mot « inventant »*) inventant notre vie intime.

**Pénélope.** (*Au public*). Finalement, l'intimité, c'est comme les accidents de voiture : (*prenant le public à témoin*) deux témoins, deux versions opposées.

*Elle le regarde, sourit puis d'un ton amusé...*

Tu te rends compte, si tu avais une vraie attaque, je pourrais te faire signer tous les chèques que je voudrais.

**Nestor.** Je parie que tu en profiterais pour te taper un gigolo.

**Pénélope.** (*Acquiesçant*). Ça c'est sûr !

*Excitée par la perspective, elle rêve quelques secondes puis revient sur terre.*

Alors ? Comment juges-tu mes talents de comédienne ?

**Nestor.** Je suis satisfait ! Tu cherches un peu tes mots, mais ce n'est pas mal.

**Pénélope.** Puisque le maître est satisfait, si nous parlions du cachet !

**Nestor.** Quoi ?

**Pénélope.** Tout travail mérite salaire !

**Nestor.** Tu ne vas pas me demander des sous ?

**Pénélope.** Non !

*Nestor se rassure.*

Un gigolo, seulement !

**Nestor.** Quoi ?

**Pénélope.** C'est toi qui viens de me donner l'idée ! (*Suppliante*). Après tout, tu me fais travailler comme comédienne. J'ai droit à un salaire. Je pourrais profiter de ma situation de monopole et réclamer un cachet démentiel. (*Expliquant*). As-tu pensé que je suis la seule personne susceptible de jouer le rôle ? Je meurs, on est obligé d'arrêter le tournage. Une comédienne plus vénale ou plus expérimentée abuserait de cette situation. Mais moi, je ne veux pas t'encombrer de charges sociales, je me satisferai donc d'un gigolo.

*Elle constate qu'il a l'air d'hésiter.*

Tu me connais, chéri ! En affaires, je suis intraitable : c'est à prendre ou à laisser.

*Elle sourit puis du ton de celle qui sait qu'elle a obtenu gain de cause.*

Alors ? C'est oui ?

*Nestor acquiesce de la tête.*

Merci, mon beau Nestor.

*D'enthousiasme, elle l'embrasse et se met à chanter sur l'air de « just a gigolo ».*

Just a gigolo  
 Un pti gigolo  
 Pour combler ma solitude  
 Mon plus grand défaut  
 C'est ma libido  
 C'est ma seule turpitude

Sitôt qu'un beau gars  
 M'fait son cinéma  
 J'suis en pleine déconfiture  
 Et sans plus lui résister  
 Lui et moi j'nous fais plonger  
 Dans l'vice et la luxure

Just a gigolo  
 C'est ce qu'il me faut  
 Pour me satisfaire  
 Ça c'est le plus beau  
 De tous les cadeaux  
 Que tu peux me faire

Just a gigolo  
 Pourvu qu'il soit beau  
 C'est tout ce que j'espère  
 C'est mon seul défaut  
 Il me faut un gigolo  
 Pour bien me distraire

**Nestor.** *(Au public).* Parfois, je me demande si nous formons un couple très moral. *(Un temps).* Attention, on vient.

## Scène 6

*Albert pénètre tel un voleur. Il n'a plus vingt ans.*

**Pénélope.** Monsieur ?

**Albert.** Madame Radessou ?

**Pénélope.** Elle-même ! Vous êtes ?

**Albert.** Albert Paudevain !

*Il lui serre la main et regarde le mobilier.*

Décidément, vous êtes bien logés ici !

**Pénélope.** Vous m'avez dit que vous étiez... ?

**Albert.** Albert Paudevain ! *(Continuant son inspection).* Nous, dans le pavillon de bronze, ils en mettent cinq dans un espace comme celui-ci.

*Il s'arrête étonné.*

Et les lits, ils sont où ?

**Pénélope.** Dans la pièce à côté. *(Insistant).* Mais qui êtes-vous, Monsieur ?

**Albert.** Albert Paudevain ! *(Incrédule).* Parce que vous avez plusieurs pièces ?

**Pénélope.** Quatre !

**Albert.** *(Étonné).* Quatre pièces ! Nous n'en avons qu'une pour cinq lits.

**Pénélope.** Comment peut-on mettre cinq lits dans une seule pièce ?

**Albert.** C'est possible à condition de ne rien mettre d'autres.

**Pénélope.** Qui êtes-vous Monsieur ?

**Albert.** Albert Paudevain !

*Il s'arrête devant Nestor.*

Ainsi, c'est donc vrai ce qu'a dit le directeur à la Gwendoline, le P.D.G. est kaput !

**Pénélope.** *(En femme du monde habituée de s'imposer).* Cher Monsieur, votre conversation est très intéressante. Mais si vous voulez qu'elle continue, il faudra me dire qui vous êtes.

**Albert.** Albert Paudevain

**Pénélope.** Mais encore ?

**Albert.** Je suis pensionnaire dans le pavillon de bronze. (*Amusé montrant sa blouse*). J'ai réussi à me procurer cet uniforme. Alors, j'en profite pour visiter les autres pavillons. Aujourd'hui, j'avais décidé de voir votre mari. Quand les deux tortionnaires sont sortis de votre chambre, je les ai entendus parler. Alors, j'ai voulu en avoir le cœur net.

**Pénélope.** (*Étonnée*). Pourquoi vouliez-vous voir mon mari ? Vous le connaissez ?

**Albert.** En photo ! J'étais manœuvre dans votre usine de Cherbourg et il y avait sa photo au-dessus de l'atelier. D'ailleurs, il y avait sa photo dans tous les ateliers, même aux toilettes. D'où son surnom !

**Pénélope.** (*Amusée*). Son surnom ?

**Albert.** Photo Partout !

**Pénélope.** (*En femme qui connaît bien son homme*). C'est une conséquence de son ego ! Certains multiplient les pains, lui c'est sa photo.

*Albert regarde Nestor attentivement.*

**Albert.** C'est marrant !

**Pénélope.** Vous trouvez ?

**Albert.** Je ne l'aurai jamais vu bouger.

*Elle se montre adorable.*

**Pénélope.** Mais, asseyez-vous ! Je vous sers un jus d'orange ?

**Albert.** (*Comme si on l'invitait sur la planète Mars*). Un jus d'orange !

**Pénélope.** Qu'est-ce qu'on vous sert dans le bronze ?

**Albert.** De l'eau ! Enfin, on la sert à ceux qui ne peuvent plus bouger. Les autres ont l'autorisation d'aller jusqu'au robinet, trois fois par jour.

**Pénélope.** (*Très dame patronnesse*). Je parie, Monsieur Paudevain, que vous étiez plus heureux dans l'usine de mon mari !

**Albert.** (*Ne pouvant nier l'évidence*). Oui !

*Il réfléchit quelques secondes.*

Mais comme on ne savait pas ce qui nous attendait, on n'en a pas vraiment profité. Dire que sans ce salaud d'Enarque, nous serions dans le pavillon cuivre.

**Pénélope.** Nous ?

**Albert.** Nous sommes trente-neuf de l'usine. Et ce salaud d'Enarque nous a tous mis en préretraite. C'est à cause de lui que nos revenus sont trop faibles pour accéder au pavillon cuivre.

**Pénélope.** Il ne fallait pas accepter la préretraite.

**Albert.** Dans ce cas, il vous trouvait une faute professionnelle et vous étiez à la porte sans indemnité.

**Pénélope.** Oh ! Pauvre, Monsieur Paudevain ! (*Réfléchissant*). Paudevain, ça doit être difficile à porter comme nom ?

**Albert.** Surtout que mon rêve était de faire de la politique.

**Pénélope.** Ah oui ! (*Trouvant que ça tombait bien*). Pourtant...

**Albert.** (*Devinant sa pensée et anticipant sa réflexion*). Non, ça donnait la part trop belle aux adversaires.

**Pénélope.** (*Comprenant*). Évidemment ! (*Imitant des manifestants*). Nous luttons contre les pots-de-vin !

**Albert.** Même au syndicat, ils n'ont pas voulu de moi.

**Pénélope.** Comme c'est étonnant ! (*Un temps*). Je plaisante. D'un autre côté, ça a dû vous aider pour faire carrière dans l'usine ! Mon mari a toujours eu un faible pour les ouvriers qui oubliaient de se syndiquer.

**Albert.** Même pas ! Chaque fois qu'on me mettait sur une liste de promotion, il y avait toujours un contremaître pour dire (*imitant*) « que penserait Monsieur Radessou si on nommait un pot-de-vin à ce poste ? ».

**Pénélope.** Pauvre Monsieur Paudevain !

**Albert.** Sans ce nom, je serais peut-être aujourd'hui dans le cuivre voire plus haut !

**Pénélope.** Vous savez ce que je vous propose ?

*Il fait signe que non.*

C'est de venir tous les jours ici prendre vos repas en ma compagnie. Vous prendrez des forces et puis, (*souriante*) nous pourrions faire connaissance.

**Albert.** (*Ne croyant pas ses oreilles*). Qu'entendez-vous par faire connaissance ?

**Pénélope.** (*D'une voix pleine de sous-entendus*). À votre avis ?

*Elle s'approche de lui très vamp.*

Une vie de travail qui se termine dans un horrible pavillon, ça mérite bien quelques petites compensations. (*Posant sérieusement la question*). Qui vous a dit que la chance frappait toujours du même côté ?

**Albert.** Personne !

**Pénélope.** (*Se demandant comment convaincre puis montrant Nestor*). Regardez-le ! Le jour même où il ne peut plus me rendre heureuse, vous pénétrez (*hésitant sur le choix du mot juste*) dans ma chambre. Certains pourraient y voir un signe du destin !

**Albert.** Vous voulez dire que... ?

**Pénélope.** (*Montrant sa jambe*). Vous voyez beaucoup de jambes comme celle-là dans le pavillon de bronze ?

**Albert.** Sûrement pas ! Elles sont toutes ratatinées.

**Pénélope.** Peut-être y avez-vous une épouse fidèle et laborieuse qui vous attend ?

**Albert.** Je suis veuf !

**Pénélope.** (*Sincère*). Tant mieux ! (*Se rattrapant*). Enfin, je veux dire : toutes mes condoléances ! À la réflexion, votre veuvage et son immobilité nous rapprochent. Rien de tel qu'un malheur partagé en commun pour se comprendre et se rapprocher.

*Les secondes passent... Puisqu'il le faut, elle met les points sur les « i ».*

Entre nous, ça ne vous tenterait pas de vous taper la femme du patron ?

**Albert.** Ben !

**Pénélope.** La propre femme de Photo Partout.

**Albert.** (*Tenté*). Faut dire !

**Pénélope.** Mon mari vous a exploité toute votre vie. Bien sûr, vous me direz que je n'y suis pour rien. Seulement, vous me croirez si vous voulez, mais je me sens coupable. C'est ma faiblesse, je culpabilise trop facilement. Je suis victime de mon éducation.

**Albert.** Votre éducation ?

**Pénélope.** Ça ne se voit peut-être pas, mais j'ai été élevée chez les sœurs.

**Albert.** Non ?

**Pénélope.** J'ai même failli prononcer mes vœux.

**Albert.** Non ?

**Pénélope.** (*Acquiesçant de la tête*). Chez les Carmélites. On m'a arrêtée juste à temps. Une prémonition de Monsieur le Curé.

*Elle fait le signe de croix et prend un faciès religieux puis calmement...*

Vous comprenez maintenant pourquoi cela me ferait le plus grand bien de vous offrir un petit peu de plaisir. (*D'une voix lente et douce*). Ça me déculpabiliserait. Vous me rendriez un tel service ! (*Un peu énervée devant son manque d'initiative*). Alors ?

**Albert.** (*Acceptant*). Si c'est les Carmélites qui le demandent.

*Il lui prend la main.*

En tout cas, ce n'est jamais à l'Enarque que ça arriverait.

**Pénélope.** (*La question portant sur le verbe « arriver »*). Quoi ?

**Albert.** Et bien, (*hésitant*) de vous déculpabiliser.

**Pénélope.** (*Sincère*). Je ne sais pas ! Comment s'appelle-t-il ?

**Albert.** Painnoir !

*Pénélope cherche si elle n'aurait pas, par hasard, connu Painnoir plus intimement. La réponse est négative.*

**Pénélope.** Je n'ai jamais mangé de ce pain-là !

**Albert.** (*Gourmand*). On va dans la chambre ?

**Pénélope.** (*Refusant*). Albert ! Manqueriez-vous à ce point d'imagination ?

**Albert.** (*Montrant Nestor*). Devant lui, ça me gêne !

**Pénélope.** Pourquoi ?

**Albert.** (*Montrant Nestor*). Le fait qu'il soit là !

**Nestor.** (*Explosant*). Je trouve aussi que c'est beaucoup me demander. (*À Pénélope, sincèrement désolé*). Écoute, chérie, je suis un homme libéré, mais là, c'est excessif. Même les Carmélites ne l'auraient pas admis.

**Pénélope.** Même les Carmélites ?

**Nestor.** Même les Carmélites

**Pénélope.** Oh non !

**Nestor.** Oh si !

**Pénélope.** Tu les connais mal, elles détestent l'hypocrisie !

**Nestor.** Mais enfin, chérie, devant moi !

**Pénélope.** (*Angélique*). Mais mon cœur, c'était pour augmenter la crédibilité de ta maladie.

**Nestor.** (*Ironique*). Elle commence à avoir bon dos ma maladie.

**Pénélope.** (*Regardant Albert d'un air triste*). Dommage ! (*À Nestor, frustrée*). Tu vieillis, mon Nestor, voilà quelques années, ça t'aurait plu. (*Du ton de celle qui saura prendre sa revanche*). En tout cas, tu as intérêt à économiser. Car mon cachet, ce ne sera pas un gigolo d'occasion.

**Nestor.** (*Devant l'étonnement d'Albert*). Elle veut que je lui offre un gigolo comme cachet.

**Albert.** (*Dans un autre monde*). Un gigolo ?

**Nestor.** Vous ne pouvez pas imaginer les lubies qui peuvent déambuler dans le cerveau vide d'une femme inactive.

*Il regarde Albert attentivement.*

Votre épouse travaillait ?

**Albert.** Oui !

**Nestor.** Vous ne connaissez pas votre chance.

*Il se met devant Albert et fait des gestes en tout sens.*

Alors ? Vous êtes content ?

**Albert.** ?

**Nestor.** Ben, vous me voyez bouger.

*Nestor fait des gestes comme si l'autre n'attendait que ça.*

**Pénélope.** Naturellement, notre invitation tient toujours.

**Nestor.** Dites-moi, Paudevain ! Qu'est-ce que vous faites dans le bronze ? (*Expliquant sa question*). Parce que, moi, ici je m'ennuie à cent euro de l'heure.

**Pénélope.** Ne l'écoutez pas ! Ce serait bien la première fois qu'il accepterait de faire quelque chose pour cent euro.

**Nestor.** C'est une manière de parler ! Et notre ami Paudevain l'avait très bien compris. (*À Albert*). Dites-moi, qu'est-ce que vous faites ?

**Albert.** On attend !

**Nestor.** Vous attendez quoi ?

*Comme Albert ne répond pas, il précise.*

Que Gwendoline et Picsou vous trucident.

**Albert.** (*Qui en est presque triste*). Leur intérêt est que nous vivions le plus longtemps possible.

**Nestor.** (*Insistant du ton de celui qui connaît la réponse*). Vous attendez quoi ?

**Albert.** Ben !

**Nestor.** Allez, dites-le !

**Albert.** (*Qui n'a pas envie de dire qu'il attend la mort*). Pourquoi faites-vous le malade ?

**Nestor.** Pour endormir leur méfiance. J'ai envie de leur en faire baver. (*Cherchant une complicité*). Ça ne vous tente pas ?

**Albert.** (*Spontané*). Si, (*un temps*) mais comment ?

**Pénélope.** Faites-lui confiance ! Pour emmerder le monde, il est général.

**Nestor.** Ne l'écoutez pas !

**Albert.** (*À Pénélope*). J'ai travaillé trente-cinq ans dans son usine, je suis au courant.

**Nestor.** Et comme tout général, j'ai besoin de soldats. Puis-je compter sur vous ?

**Albert.** (*Que la perspective n'enthousiasme pas*). Ben !

**Nestor.** Sur vous et vos trente-huit compagnons ?

**Albert.** Ben !

**Nestor.** Vous seriez mon armée.

**Albert.** Ben !

**Nestor.** (*Trouvant un argument*). Et naturellement, l'Enarque qui a cru bon de se séparer trop tôt de mon armée n'est pas digne de diriger une usine.

**Albert.** (*Heureux à la perspective de voir virer l'homme qu'il hait le plus*). Ah oueh !

**Nestor.** À la porte l'Enarque ! Et sans indemnité.

**Albert.** Ah oueh !

**Nestor.** (*Complice*). Une faute professionnelle, c'est vite trouvé.

**Albert.** (*Très heureux*). Ah oueh !

**Nestor.** On va le réduire en miette, le Painnoir !

**Albert.** Oueh !

**Nestor.** Quant à la Gwendoline, elle va voir...

*Il ménage le suspense.*

Elle va voir... Elle va voir...

**Albert.** Qu'est-ce qu'elle va voir ?

**Nestor.** (*N'ayant rien trouvé d'autre*). De quel bois, on se chauffe !

**Albert.** Oueh !

**Nestor.** C'est par le nez qu'elle va la déguster, l'eau du robinet.

**Albert.** Oueh !

**Nestor.** Quant à la Cabane...

**Albert.** Oueh ?

**Nestor.** Alors là !

**Albert.** On va le brûler avec le bois qu'on aura chauffé sur Gwendoline.

**Nestor.** (*À Pénélope*). Chérie, ton portable !

*Elle lui tend son portable et il le donne à Albert.*

Voici votre arme, fidèle Paudevain.

**Albert.** (*Fanatisé*). Oueh !

**Nestor.** (*Militaire*). Arme sur l'épaule. En avant, marche !

*Albert commence à chanter l'Internationale.*

**Albert.** Oh pardon, Monsieur !

**Nestor.** Mais, chantez, fidèle Paudevain !

**Albert.** (*Incrédule*). Je peux ?

**Nestor.** C'est un ordre ! Chantez !

*Nestor encourage Albert à chanter l'Internationale. Albert en est tout fanatisé, Nestor l'accompagne et Pénélope croit rêver.*

## ACTE 3

*Ils sont encore à l'hospice.*

### Scène 1

*Alexandre et l'infirmière nourrissent Nestor de force. Le plateau est beaucoup moins riche que le précédent.*

**Infirmière.** (*Désespérée*). Je vous jure, Monsieur le Directeur, personne ne comprend ce qui s'est passé.

**Alexandre.** (*D'une froide colère*). De l'urine dans leur purée, en plein contrôle de l'Hygiène ! Vous pourriez m'expliquer ?

**Infirmière.** Je viens de vous dire, Monsieur le Directeur, que personne ne comprend. Je fais partie de ces personnes qui ne comprennent pas.

**Alexandre.** (*Hurlant*). Alors ?

**Infirmière.** (*Au bord des larmes*). Je ne peux pas vous expliquer puisque je ne comprends pas. Vous savez, j'ai toujours été comme ça ! Même à l'école quand personne ne comprenait, (*cherchant ses mots de désespoir*) je ne comprenais pas non plus.

**Alexandre.** Ils n'ont quand même pas pissé dans leur purée.

**Infirmière.** C'est pas impossible ! Mademoiselle Bronault les a entendus se plaindre la veille que la purée était trop dure et qu'ils n'arrivaient pas à la mâcher.

**Alexandre.** Et alors ?

**Infirmière.** Ils ont peut-être voulu amollir leur purée.

**Alexandre.** En pissant dedans ?

**Infirmière.** Ils sont capables de tout !

**Alexandre.** Mais vous devenez complètement folle, ma petite !

**Infirmière.** Vous dites ça parce que vous n'allez jamais dans le pavillon de bronze.

**Alexandre.** (*Vexé*). Serait-ce un reproche ?

**Infirmière.** Au contraire, je serais directeur, je n'irais pas non plus. Seulement, vous devriez les voir : (*d'une voix haineuse empreinte de désespoir. Ce serait pathétique si elle ne zozotait pas*), tous plus sales les uns que les autres, justes bons à ouvrir leur bouche rien que pour faire leur déjection sur eux et nous obliger à les nettoyer.

**Alexandre.** (*Se rappelant qu'il est un homme du monde*). Reprenez-vous, Mademoiselle !

**Infirmière.** Je les hais, Monsieur le Directeur, vous ne pouvez pas savoir comme je les hais.

**Alexandre.** Et bien si je ne rattrape pas l'Hygiène, vous n'aurez plus à les haïr. Vous serez au chômage. (*Pour lui-même*). De l'urine dans une purée servie en plein contrôle de l'Hygiène.

**Infirmière.** C'est peut-être un accident !

**Alexandre.** Un accident ?

**Infirmière.** Après tout, on trouve bien du pipi dans les cacahouètes du Rotary Club !

**Alexandre.** Vous perdez la tête, ma petite.

**Infirmière.** Je cherche, Monsieur le Directeur, je cherche.

**Alexandre.** Et bien moi aussi. Et plus je cherche, plus je crois à une conjuration du personnel.

**Infirmière.** (*Sincère*). Oh Monsieur le Directeur ! Nous vous aimons tellement.

**Alexandre.** (*Soupçonneux*). Qui était au courant de l'inspection ?

**Infirmière.** Ben !

**Alexandre.** (*Connaissant la réponse*). Nous étions cinq ! Gérard Têtard, Eric Martin, Barbara Guerrero, vous et moi.

**Infirmière.** On a peut-être parlé devant des patients.

**Alexandre.** Allez-y ! (*Montrant Nestor*). Soupçonnez ce légume tant que vous y êtes.

**Infirmière.** (*Soucieuse de détourner les soupçons*). Son épouse, peut-être !

**Alexandre.** N'importe quoi ! Au fait, où est-elle ?

**Infirmière.** Elle est allée boire un verre avec Monsieur Paudevain.

**Alexandre.** Ça non plus, ça ne me plaît pas.

**Infirmière.** Vous avez dit vous-même que, dans le temps, les V.I.P. amenaient leurs domestiques

**Alexandre.** Oui, mais dans le temps, les domestiques acceptaient leur condition. Maintenant que Paudevain a connu ce pavillon, vous croyez qu'il acceptera facilement de retourner dans le bronze quand l'autre obsédée en aura assez ?

**Infirmière.** (*Réagissant au mot « obsédée »*). Vous croyez qu'elle se le tape ?

**Alexandre.** Vous ne les avez pas vus se bisouiller dans la cafétéria ?

**Infirmière.** Ben si, comme tout le monde.

**Alexandre.** Vous connaissez beaucoup de couples qui se bisouillent pareillement sans conclure ?

**Infirmière.** (*Convaincue*). Mais quand même à leur âge !

**Alexandre.** D'ailleurs, selon le service nettoyage, ils ont expérimenté toutes les toilettes du pavillon.

**Infirmière.** Pourquoi ne le font-ils pas ici ?

**Alexandre.** C'est vrai que ce n'est pas ce légume à cornes qui les en empêcherait

**Infirmière.** (*Amusée*). Oh, Monsieur le Directeur, vous êtes méchant !

**Alexandre.** (*À Nestor*). Hein qu'il a des cornes, le petit légume ! Un légume à cornes, c'est mon premier. On va officialiser sa situation.

*Il lui pose deux carottes sur le front et se met à chanter sur l'air « il était un petit navire »*

Il est cocu le Radessou  
Il est cocu le Radessou

Il est cocu cu cu le Radessou  
 Il est cocu cu cu le Radessou  
 Le Radessou !

On va lui mettre des ptites carottes  
 On va lui mettre des ptites carottes  
 On va les mettre dessus sa petite tête  
 On va les mettre dessus sa petite tête  
 De Radessou !  
 De Radessou !

## Scène 2

*Albert arrive.*

**Albert.** Oh, je vous prie de m'excuser !

**Alexandre.** Vous pouvez entrer, Monsieur Paudevain. Nous avons terminé. Nous testons même un nouveau remède. Il paraît que le positionnement de carottes sur la peau pourrait le guérir.

**Albert.** Non ?

**Alexandre.** Si ! Mais rassurez-vous, cela a peu de chance d'aboutir.

**Albert.** C'est fou !

**Alexandre.** Et puis, ça lui va bien ! N'est-ce pas ?

**Albert.** Pardon ?

**Infirmière.** (*Heureuse d'être en connivence avec Alexandre*). Vous ne trouvez pas que les cornes lui vont bien ?

**Albert.** Les cornes ?

**Infirmière.** Petit fripon !

**Alexandre.** Mademoiselle, assez badiné ! Vous pouvez vous retirer (*Revenant à l'hygiène*). En souvenir des moments intimes que je vous ai offerts, je vous épargne. Par contre, les trois autres seront licenciés pour faute professionnelle dans les plus brefs délais.

**Infirmière.** Bien docteur ! Vous êtes dur, docteur ! Mais j'aime ça !

*Elle sort.*

## Scène 3

**Alexandre.** (*Imitant le zozotement de l'infirmière*). « Vous êtes dur docteur, mais j'aime ça ! » (*Reprenant sa voix et d'un ton amical*). Vous voyez ! Moi aussi, j'ai testé les toilettes de la cafétéria. Même si je vous avoue que je préfère mon bureau.

*Alexandre regarde Albert puis d'une voix complice...*

Elle n'est pas là ?

**Albert.** Qui ?

**Alexandre.** Elle !

*Comme Albert qui sait que Nestor entend tout, continue à faire mine de ne pas comprendre, il précise.*

La femme du cocu !

**Albert.** Elle discute avec les fonctionnaires qui se promènent dans l'hospice depuis quelques jours.

**Alexandre.** L'hygiène ?

**Albert.** Oui, c'est comme ça qu'ils se sont présentés. Ils voulaient lui poser quelques questions sur le pavillon de diamant.

**Alexandre.** J'espère qu'elle n'en dira pas de mal.

**Albert.** Certainement pas ! Au contraire, elle s'y amuse comme une folle.

**Alexandre.** Et vous n'y êtes pas pour rien à ce qu'on m'a dit ! Tenez, si nous prenions un petit verre de champagne !

*Albert hésite.*

Ne soyez pas gêné, c'est le cocu qui paye.

**Albert.** Ah bon !

**Alexandre.** D'ailleurs, nous allons boire à sa santé. Allez, Paudevain, à la santé du cocu !

**Albert.** *(Mal à l'aise du fait que Nestor entend).* Santé !

**Alexandre.** Dites-moi, Paudevain, vous êtes-vous déjà demandé ce qu'il vous arrivera quand elle en aura marre de vous ?

**Albert.** Que voulez-vous dire ?

**Alexandre.** Ne jouez pas les innocents avec moi ! L'idée de s'offrir les services d'un domestique pour s'occuper du légume n'est qu'un prétexte. Ni vous, ni elle ne vous occupez de lui ! Les services de l'hospice se chargent de tout. Je le sais, c'est moi qui facture. Ce légume n'est qu'un prétexte, ce qui ne manque pas de sel, d'ailleurs. Mais rien ne dit que ça durera ! Vous l'ignorez probablement, Paudevain, mais les femmes riches sont capricieuses et changeantes. Ça vous plairait de retourner dans le bronze ?

**Albert.** *(Sincère).* Non !

**Alexandre.** Si, j'étais vous, je chercherais à assurer mes arrières.

**Albert.** Que voulez-vous dire ?

**Alexandre.** Je vais vous étonner, Monsieur Paudevain, mais certaines personnes n'aiment pas notre bel hospice.

**Albert.** *(Jouant exagérément l'étonné).* Non ?

**Alexandre.** Si !

*Il prend son temps comme si Albert était friand de l'information.*

Un ou plusieurs membres de mon personnel essayent de nous saboter et je veux savoir qui. Depuis que vous êtes l'amant de Madame, tout le monde vous trouve sympathique. Or, l'expérience m'a appris qu'on se confie facilement à quelqu'un qu'on trouve sympathique. Ouvrez bien larges vos oreilles.

*Il laisse à Albert le temps de digérer l'honneur qu'il lui fait de quémander son aide, puis d'un ton napoléonien...*

Je serai clair : trouvez-moi le responsable et vous resterez éternellement dans le pavillon de diamant. Je vous laisse à vos réflexions. Vous pouvez finir la bouteille, c'est le cocu qui paye.

*Il sort. Albert ferme à clé.*

#### Scène 4

*Long silence. Albert va fermer à clé puis, ne sait pas où se mettre. Nestor brise la glace.*

**Nestor.** Vous m'aidez à enlever mes cornes ou je dois le faire moi-même ?

*Albert lui enlève ses cornes.*

**Albert.** Vous avez vu ? Je ne vous ai pas dénoncé.

**Nestor.** Vous m'avez fait ça ! À moi ! Moi qui vous accueille comme un frère, qui vous ouvre mon pavillon, qui vous nourrit, qui vous abreuve, qui vous venge en faisant virer l'Enarque...

**Albert.** Officiellement, c'est Madame qui l'a fait.

**Nestor.** Je vous en prie, épargnez-moi votre humour ! Je vous offre de vous conduire dans une lutte afin de vous libérer de vos oppresseurs... J'ai dit « vous », parce que moi, ici, j'ai tout ce que je veux. C'est pour vous que je fais tout ça. Et vous me faites cocu !

**Albert.** Je ne vous fais pas cocu.

**Nestor.** Vous appelez ça comment ?

**Albert.** *(Spontané).* Cocu ! *(Un temps).* Seulement, tout le monde vous croit paralysé. Alors, ce n'est pas pareil !

**Nestor.** Qui vous a mis cette idée ridicule en tête ?

**Albert.** Ben ! Pénélope !

**Nestor.** Ma femme ?

**Albert.** La nôtre !

*On frappe. Nestor prend sa pose de paralysé. Albert va ouvrir.*

#### Scène 5

**Pénélope.** *(Entrant).* On progresse ! J'ai discuté avec l'hygiène.

**Nestor.** *(L'interrompant).* Moi aussi, je progresse dans la connaissance de mon infortune.

**Pénélope.** *(Inquiète).* Nous sommes ruinés ?

**Nestor.** Je ne parle pas de cette fortune-là !

**Albert.** Il est au courant pour nous deux !

**Pénélope.** Au courant de quoi ?

**Albert.** Ben au courant !

**Pénélope.** Et alors ?

**Albert.** Il n'est pas content.

**Pénélope.** Il faut savoir ce que tu veux. C'est toi-même qui as dit que tu ne voulais pas qu'on fasse ça devant toi.

**Nestor.** Je ne pensais pas que vous alliez agir derrière mon dos.

**Pénélope.** Où voulais-tu qu'on aille ? (*Prenant le public à témoin*). C'est incroyable un homme ! On ne peut pas devant. On ne peut pas derrière. Où veux-tu qu'on se mette ? Sur le côté ?

**Nestor.** Sachez-le, Paudevain, mon cœur saigne !

**Pénélope.** Ton quoi ?

**Nestor.** Mon cœur ! Mon cœur de cocu !

**Pénélope.** Mais, chéri, tu as toujours été cocu !

**Nestor.** Oui, mais ici, aujourd'hui, ce n'est pas pareil ! Si tu n'es pas capable de comprendre la différence.

**Pénélope.** Tu ne vas pas commencer à me faire des états d'âme à soixante-dix ans ! Enfin, Albert, je vous prends à témoin.

**Albert.** Je ne sais pas si je suis le mieux placé.

**Pénélope.** Pourriez-vous m'expliquer en quoi, après quarante ans de mariage, Monsieur se formalise de mon deux cent trente neuvième amant alors que les deux cent trente-huit précédents l'ont laissé complètement indifférent ?

*Albert a du mal à se remettre.*

**Nestor.** Peut-être ! Mais jusqu'à présent, aucun de tes amants ne m'a mis des carottes sur le front. Les autres, tu agissais dans la discrétion. Ici, tout l'hospice est au courant. De quoi ai-je l'air ?

**Pénélope.** D'un malheureux paralysé que tout le monde plaint sans imaginer une seconde qu'il est le cerveau d'un complot qui vise à détruire l'hospice.

*Elle entame un discours sur un ton gaullien.*

Je sais que ce sacrifice t'est pénible. Pour Albert et moi aussi, c'est dur. Mais nous agissons pour rendre plausible ta paralysie. Tel est le prix à payer pour que notre cause triomphe. Un général doit savoir montrer l'exemple. Et, je suis sûre que notre fidèle Paudevain admire son général de bien vouloir sacrifier son honneur sur l'autel de la victoire.

**Albert.** Ah oui, j'admire !

**Pénélope.** Moi-même, habituée depuis quarante ans à être l'épouse d'un cocu clandestin, je souffre d'être celle d'un cornard dont tout le monde se moque. Mais, j'accepte de porter ma croix

**Albert.** « Porter ma croix », ça c'est de l'éducation religieuse.

**Pénélope.** Mais il le faut, Paudevain ! Notre victoire est à ce prix.

**Albert.** Bravo !

**Nestor.** (*Résigné et passant à autre chose*). Tu disais que tu avais vu l'hygiène ?

**Pénélope.** Oui, ils voulaient m'interroger sur le pavillon de diamant. Mais, j'en ai profité pour les informer de ce qu'il se passait dans le bronze, grâce à Albert qui m'a tout raconté dans les moindres détails.

**Nestor.** (*À Albert*). À bon, vous trouvez le temps de parler ?

**Albert.** Oui ! À force, on se fatigue. (*Désolé*). Je ne suis qu'un homme.

**Pénélope.** (*Tout à son histoire*). Ils m'ont demandé pourquoi les vieux du bronze ne leur avaient rien dit ! J'ai expliqué qu'ils étaient terrorisés. J'en ai rajouté une couche ! Je leur ai dit que le bruit courait que lorsqu'ils n'étaient pas sages, on les obligeait à boire leur pipi. Naturellement, j'ai affirmé que je ne prêtais aucune foi à ces racontars. Avec un peu de chance, s'ils trouvent le pipi d'Albert et de ses copains...

**Nestor.** Ils l'ont trouvé !

**Pénélope.** Ça marche ! (*Rêveuse*). En plus, le mec de l'hygiène, un peu jeune mais beau (*un temps*) à croquer !

**Nestor.** (*À Albert, chantant les premiers mots de la chanson « Jef » de Brel*). Non Jef, t'es pas tout seul.

**Pénélope.** Hein !

**Nestor.** Je console Albert. Je suppose que le mec de l'hygiène sera le deux cent quarantième ?

**Pénélope.** J'aimerais bien ! Mais vachement jeune quand même !

**Nestor.** (*À Albert les premiers mots de la chanson « Mathilde » de Brel*). Mathilde est revenue.

**Pénélope.** À ton avis, ça gagne combien un contrôleur de l'hygiène ?

**Nestor.** Pourquoi ? (*Ironique*). Tu veux divorcer pour l'épouser ?

**Pénélope.** Mais non ! Tu sais très bien que tu es l'unique amour de ma vie. (*Un temps, réfléchissant*). Mais si par chance, il est mal payé... Je te rappelle que tu me dois toujours un gigolo. Je pourrais prendre un occasionnel. Les amateurs, c'est toujours moins cher. (*Comme pour se défendre*). Moi, j'essaye de te faire faire des économies.

**Nestor et Albert.** (*De conserve*). Comme c'est gentil !

## Scène 6

*Alexandre veut entrer, mais la porte est fermée. Il frappe, Nestor prend sa position de paralysé. On lui ouvre.*

**Alexandre.** Pourquoi fermez-vous la porte ?

**Pénélope.** (*Montrant Albert, et d'une voix coquine*). Alexandre ! Seriez-vous devenu voyeur ?

**Alexandre.** Excusez-moi, j'oubliais ! (*Parlant de Nestor*). Ne le nourrissez pas, nous avons fait le plein tout à l'heure.

*Il prend Pénélope à l'écart et d'une voix grave...*

Madame Radessou, êtes-vous bien chez nous ?

**Pénélope.** Très bien !

**Alexandre.** Avez-vous des reproches à faire ou voyez-vous des points à améliorer ?

**Pénélope.** Vous savez, docteur, je n'ai pas encore eu le temps d'y penser !

**Alexandre.** Pourquoi avez-vous dit à l'hygiène que l'on servait de l'urine dans le bronze ?

**Pénélope.** Je n'ai pas dit ça ! J'ai simplement dit qu'il s'agissait d'un bruit qui courait et auquel je n'accordais aucun crédit. Que mon mari meure à l'instant, si je mens !

**Alexandre.** Mais ces bruits viennent d'où ?

*Pénélope montre Albert qui ne s'attendait pas du tout à être désigné.*

Albert ?

**Albert.** *(Paniquant).* Hein !

**Alexandre.** Je crois qu'on vous désigne !

**Albert.** Moi !

**Pénélope.** Allez, Albert, dites-lui ce que vous m'avez dit !

**Albert.** *(Se demandant bien ce qu'il doit dire).* Quand ?

**Pénélope.** L'autre jour ! Concernant le bronze.

**Albert.** *(Perdu).* Ah !

**Pénélope.** Il n'ose pas ! Vous l'intimidez, Alexandre.

**Alexandre.** Allons, Albert, souvenez-vous de ce que je vous ai promis si vous trouviez la personne qui veut détruire notre hospice.

**Pénélope.** *(Continuant la phrase d'Alexandre).* Où nous sommes si bien ! Souvenez-vous Albert !

**Albert.** Je me souviens, *(à Pénélope)* mais si vous pouviez m'aider un peu à me souvenir !

**Pénélope.** Concernant la menace que la principale collaboratrice de notre adorable docteur a faite si vous n'étiez pas sages.

**Albert.** Une menace ?

**Pénélope.** Mais oui ! Elle vous menaçait de mettre un certain liquide dans un certain plat...

**Albert.** *(Comprenant enfin).* Ah oui ! *(Jouant).* Mais nous savions qu'elle disait ça pour nous faire peur.

**Alexandre.** De quoi vous a-t-elle menacés exactement ?

**Albert.** *(Hypocrite).* Je n'ai pas envie de lui nuire, elle est si gentille.

**Pénélope.** Albert ! Vous êtes trop sentimental, je vais être jalouse.

**Alexandre.** Alors ?

**Albert.** *(Comme s'il avouait une faute).* De faire pipi dans notre nourriture.

**Alexandre.** J'aurais dû m'en douter. Le ver était dans le fruit.

**Pénélope.** *(Amusée et pensant au ver).* Nous n'avons pas tous les détails, docteur.

**Alexandre.** Merci, fidèle Paudevain ! *(Montrant Albert).* Madame, vous avez là un bon cru !

**Pénélope.** *(Jouant la femme du monde dont on doute de la fidélité).* Qu'entendez-vous par là ?

**Alexandre.** *(Ayant peur d'avoir fait une gaffe).* Ben !

**Pénélope.** Je vous taquine ! *(Regardant Albert d'un regard plein de tendresse).* Que voulez-vous ! C'est une question philosophique !

**Alexandre.** Philosophique ?

**Pénélope.** Oui ! Une femme doit-elle rester insatisfaite sous prétexte que son mari ne peut plus la satisfaire ?

**Alexandre.** En effet, c'est une question philosophique.

**Albert.** On devrait la proposer comme sujet au bac ! Ça éduquerait les jeunes.

**Alexandre.** Vous avez bien raison de vous venger un peu ! Les faibles contacts que j'ai eus avec cet homme m'ont prouvé à quel point il a dû vous humilier. D'ailleurs, Albert est témoin. Tout à l'heure, j'ai chanté.

**Pénélope.** Ça n'a pas dû lui déplaire ! Il adore que je chante.

*En le raccompagnant vers la sortie, elle chante une chanson qui montre qu'elle aime les hommes. Il sort.*

## Scène 7

*Elle ferme la porte. Albert et elle se tapent dans les mains.*

**Pénélope.** Chéri, tu ne trouves pas qu'on forme une équipe géniale ?

**Nestor.** Un équipe ! (*Faisant allusion à la chanson de Pénélope*). Mieux qu'une équipe, un orchestre ! Albert, mon agenda !

*Albert s'exécute.*

Ouvrez-le à la lettre « c » et lisez !

**Albert.** Chirac !

**Nestor.** Non ! Suivant !

**Albert.** Carignon !

**Nestor.** Non ! Suivant !

**Albert.** Castro !

**Nestor.** Non ! Suivant !

**Albert.** Sarkozy !

**Pénélope.** Ça ne commence pas par un « c » Sarkozy ?

**Nestor.** Non mais comme il est partout, je l'ai inscrit sur toutes les pages. Suivant !

**Albert.** CGT !

**Nestor.** Chérie, (*montrant qu'elle doit prendre le combiné*) téléphone ! Albert, passez l'agenda à Pénélope qu'elle forme le numéro.

**Pénélope.** Tu ne pourrais pas le faire, toi-même ?

**Nestor.** Je n'ai jamais fait de numéro de téléphone de ma vie, ce n'est pas à soixante-dix ans que je vais commencer.

**Pénélope.** (*Obéissant*). Tu as bien attendu soixante-dix ans pour chanter l'Internationale.

*Elle obéit et lui passe le combiné.*

**Nestor.** Allô, la CGT ? Je m'appelle Nestor Radessou, mais je ne suis pas sûr que vous me connaissiez en tant que militant. (*Un temps*). Camarade, il faut que vous syndiquiez le plus vite possible quelques camarades qui vont être victimes d'un licenciement abusif...

*Pendant que le rideau se ferme...*

Il s'agit de Gérard Têtard, Eric Martin et Barbara Guerrero.



## ACTE 4

*Ils sont à l'hospice, mais plus pour longtemps.*

### Scène unique

*Albert fait le compte rendu.*

**Albert.** Conformément à vos instructions, la grève se durcit. Gwendoline est venue dans le bronze pleurer pour qu'on témoigne qu'elle ne nous avait jamais menacés.

**Nestor.** *(En général d'armée, soucieux que tout se passe comme prévu).* Et ?

**Albert.** Nous attendons les consignes.

**Nestor.** Laissez-la mariner un peu dans son jus puis, sous-entendez que c'est le directeur qui vous a soufflé votre témoignage.

*On frappe. Nestor prend sa pose de paralysé. Albert ouvre. Pénélope entre.*

**Pénélope.** Ça y est, j'ai le DVD.

**Nestor.** Montre !

**Pénélope.** On a attaché la centenaire sur son lit. Il faut absolument que nous gardions une copie. Je veux que vous la voyiez. J'étais derrière la caméra et lui montrais le texte que je lui avais écrit. Elle n'en a pas eu besoin, elle n'arrêtait pas d'improviser. *(Imitant la centenaire).* C'est vrai qu'ils me battent parfois, mais ce n'est pas de leur faute, c'est uniquement de la mienne. Ils font ça parce que je ne suis pas gentille. Mais vous savez, même quand ils me battent, je les aime beaucoup. *(Cessant de l'imiter).* Entre les prises, elle riait comme une folle. Ça faisait longtemps qu'elle ne s'était pas autant amusée. Ça la rajeunissait tellement qu'à la fin de la prise de vue, j'ai bien cru qu'elle n'était plus centenaire.

**Nestor.** Il faut immédiatement l'envoyer à France 3.

**Albert.** Vous croyez qu'ils la passeront ?

**Pénélope.** *(Coquine).* Celui à qui je l'envoie ne peut rien me refuser.

**Albert.** Mes collègues et moi, on voudrait savoir où tout ça va nous mener.

**Pénélope.** C'est vrai qu'on s'amuse bien, mais on ne sait pas où l'on va.

**Nestor.** *(De mauvaise foi).* Comprends pas !

**Albert.** Quand on aura la peau du dirlo qu'est-ce qu'il se passera ?

*Nestor reste silencieux.*

**Pénélope.** Quand il ne répond pas, c'est qu'il n'y a pas pensé.

**Albert.** *(Continuant sa pensée).* Il sera remplacé par un autre et tout recommencera.

**Nestor.** Nous partirons.

**Albert.** Impossible ! Nous avons tous signé ici un contrat à vie. Tant qu'il y aura un hospice, on ne pourra pas partir.

**Nestor.** (*Très calme*). Supprimons l'Hospice !

**Albert.** Comment ?

**Nestor.** (*D'un ton napoléonien*). Technique de l'armée rouge, fidèle Paudevain : la terre brûlée.

**Pénélope.** Mais il va y avoir des victimes...

**Nestor.** Pas si on s'y prend bien ! Nous sommes quarante. La sécurité est nulle et les pavillons se touchent. On choisit un jour où les pensionnaires sont en excursion. Mes trente-neuf grognards s'occupent des invalides. Si on planifie bien les choses, il n'y a aucun risque.

**Albert.** Et où irons-nous ? Avec notre retraite, nous ne pourrions jamais nous loger et je ne vous parle pas des soins.

**Nestor.** Venez chez moi !

**Pénélope.** (*Effrayée*). Quoi ?

**Nestor.** (*À sa femme*). Nous avons largement les moyens.

**Pénélope.** Chéri, tu ne vas pas manger le Capital !

**Nestor.** Je ne vais pas le manger, je vais le brûler. Comme l'hospice ! (*À Albert, hurlant*). Ça va flamber, fidèle Paudevain !

*Ils chantent sur l'air de « La mère Michelle ».*

On va brûler l'hospice  
Et l'on est bien content  
On est riche comme des Suisses  
On bouffe tout notre argent  
Comme nous n'serons pas sages  
Y aura pas d'héritage  
Mais comme vous nous aimez  
Vous nous pardonnerez  
On va l'brûler le bel hospice  
On va l'brûler le bel hospice  
On va l'brûler le bel hospice  
Et c'est comme ça !

## ACTE 5

*Le décor est le même, mais ils sont de retour chez eux.*

### Scène 1

**Nestor.** Ça fait du bien d'être chez soi !

**Pénélope.** On va tous se retrouver en prison, voilà ce qui va nous arriver, toi, tes Grognards, *(s'écroulant devant la gravité de ce qu'elle va dire)* et même moi *(pleurant)* alors que tout ce que je voulais, c'était m'amuser un peu. L'incendie, j'étais contre.

**Nestor.** Tu n'iras pas en prison. Je dirai que tu n'étais pas au courant.

*Elle est rassurée.*

**Pénélope.** C'est vrai ?

*Il confirme de la tête. Elle veut en être vraiment sûre.*

Tu diras ça ?

**Nestor.** Bien sûr !

**Pénélope.** Ton sacrifice me va droit au cœur. Par contre, pour Paudevain, ce sera plus difficile. C'est lui qui a mis le feu. *(D'une égoïste tristesse)*. Pauvre Albert, il me manquera.

**Nestor.** Il mangera mieux en prison qu'à l'hospice. Et puis, il verra des jeunes : cela lui fera le plus grand bien. De plus, il économisera sa retraite. Comme ça, quand il sortira, il pourra s'acheter un petit pavillon.

**Pénélope.** *(Presque méchante)*. Ça te fera du bien d'aller au bain, le plus grand bien.

*On sonne*

Ça y est, on vient nous arrêter.

*Elle va ouvrir et d'une voix effrayée...*

C'est le directeur !

*Nestor joue le paralysé.*

### Scène 2

**Alexandre.** Bonjour, chère Madame ! *(Regardant Nestor)*. Quelle chance que vous ayez pu le sauver !

**Pénélope.** *(Modeste)*. Si je n'avais pas été là, vous l'auriez fait.

**Alexandre.** Certainement ! Je suis venu vous remercier d'avoir bien voulu loger quelques-uns de nos pensionnaires.

**Pénélope.** C'est peu de choses ! Ils ont travaillé dans notre usine pendant des décennies. Mon mari aurait aimé. Il a toujours été très sensible au bien être de son petit personnel. Quelle chance qu'il n'y ait pas eu de victimes !

**Alexandre.** En effet, quelle chance ! Quelle chance que le feu ait pris un jour où les pensionnaires étaient de sortie ! Quelle chance qu'il se soit trouvé, chaque fois, quelqu'un pour emporter celui qui ne pouvait pas se déplacer ! (*Un temps*). Certains paralysés ont été évacués avant même que l'incendie n'ait commencé. Vous parlez d'une chance ? Moi, je parle d'un complot. On a voulu détruire mon hospice. Peu à peu, je mène mon enquête.

**Pénélope.** (*Inquiète*). Ah bon ?

**Alexandre.** Dès que j'aurai trouvé le cerveau, il y aura un joli coup de filet. Et vous serez allégée d'une partie de vos pensionnaires. L'administration carcérale se chargera de les loger aux frais du contribuable. (*Un temps. Philosophe*). Et oui, car c'est encore nous qui payerons.

**Pénélope.** Pourtant, plusieurs ont été héroïques.

**Alexandre.** Héroïques à peu de frais. Ils savaient.

**Pénélope.** Est-ce nécessaire de remuer tout ça ?

**Alexandre.** C'est indispensable, si nous voulons que les assurances nous remboursent.

**Pénélope.** Et vous avez une idée ?

**Alexandre.** Aucune, mais je trouverai.

*Nestor fait signe à Pénélope de partir. Celle-ci cherche un prétexte et qui cherche trouve...*

**Pénélope.** Je peux vous laisser quelques minutes avec mon mari, il faut que j'aille contrôler le repassage du linge. Mon mari et moi, on veut bien s'occuper du petit personnel quand il est à la retraite. (*Très dame patronnesse*). Mais s'il veut qu'on le dorlote plus tard, le petit personnel doit d'abord travailler...

*Elle sort.*

### Scène 3

*Alexandre commence à ouvrir les tiroirs.*

**Alexandre.** (*Imitant Pénélope*). Mon petit personnel. (*Cessant de l'imiter*). Tu parles ! Ton mari et toi n'en avez jamais rien eu à foutre de votre petit personnel. Cela dit, je ne vous donne pas tort. Pour ce qu'on est remercié. (*À Nestor*). Tu entends, vieux déchet, je te donne raison. Le petit personnel est peuplé d'ingrats.

*Il le regarde.*

Tu as peur que je te vole, vieux débris ? Rassure-toi, il n'existe pas homme au monde plus respectueux de la propriété privée que moi ! Seulement, figure-toi que c'est probablement un de tes ex-ouvriers qui a allumé le feu. Je n'ai plus qu'à savoir pourquoi et surtout sur les ordres de qui. Tu me diras qu'il y a peu de chance que je trouve la réponse ici. Seulement, il ne faut rien laisser au hasard.

*Il arrête sa fouille et se met à réfléchir à haute voix.*

Qui, chez toi aurait eu intérêt à détruire mon hospice ? Ton gendre ? Tu sais le grand con ! Mais quel intérêt aurait-il eu ? Même à son niveau de connerie, il faut une raison pour allumer un feu. Ta fille ? Pas le genre ! (*Imitant Lise Gabrielle*). Monsieur de La Cabane, vous êtes tellement gentil que mon papa finira par vous aimer. Vous savez, sous des airs grognons, mon papa cache un cœur d'or. (*Cessant d'imiter*). Et tu te demandes pourquoi elle a épousé un grand con ? Tout simplement parce que : qui se ressemble s'assemble. (*Souriant*). Quand je pense que

tu voulais que je la drague ! Non mais, tu l'as déjà imaginée au lit, ta fille ? (*Imitant Lise Gabrielle*). Encore un petit effort, ma petite marmotte, et je sens que je vais éprouver une jouissance. (*Imitant Gontrand*). Je m'y applique, Lise Gabrielle, je m'y applique. (*Cessant de l'imiter*). Parlant d'application, il reste ta femme. Une connaisseuse ! (*Le regardant, coquin*). Vieille canaille, tu n'as pas dû t'ennuyer quand elle avait vingt ans ! Elle devait avoir un orgasme avant même de se déshabiller. Elle aurait pu allumer le feu !

*Il réfléchit deux secondes à cette hypothèse, elle ne lui convient pas.*

Seulement, la seule bonne raison qu'elle avait de faire ça était de se débarrasser de l'homme de sa vie. L'héritage, c'est classique dans les motivations des incendiaires. Mais, si c'était le cas, elle t'aurait laissé cramer. Ou alors, elle a agi par fantasme. Tout est possible avec les nymphos !

*Il hésite et parle à Nestor comme si ce dernier l'entendait.*

À ton avis ? Elle serait capable d'allumer un incendie ?

**Nestor.** Non ! La pyromanie ne fait pas partie de ses nombreux délires.

*Alexandre est tétanisé.*

Je les connais tous, tu penses !

**Alexandre.** Vous parlez ?

**Nestor.** On ne se tutoie plus ?

**Alexandre.** (*Effrayé*). Vous avez retrouvé vos esprits ? Depuis quand ?

**Nestor.** Je ne les ai jamais perdus.

**Alexandre.** (*Comprenant*). Mais alors ? Le cerveau qui a tout manigancé ?

**Nestor.** C'est moi !

**Alexandre.** (*Incrédule*). Vous avez brûlé mon hospice ?

**Nestor.** L'hospice, la grève, le pipi. (*Triomphant*). C'est moi !

**Alexandre.** (*Incapable de comprendre*). Pourquoi ?

**Nestor.** Par vengeance !

**Alexandre.** (*Sincère*). Je ne vous ai rien fait !

**Nestor.** Par vengeance pour ce que vous m'auriez fait si j'étais devenu centenaire dans votre maison de fous. (*Un temps*). Voilà des années que je vous attends.

**Alexandre.** Moi !

**Nestor.** Oui, vous ! Ou un de vos semblables. Enfin, un de ces charognards qui accompagnent toujours la fin de vie d'un homme comme moi. Mon empire, j'ai commencé à le construire à l'âge de trente ans. Après dix années de bagarre, plus personne ne pouvait me faire peur, même pas le fisc. Quel rêve, n'est-ce pas ! Pouvoir, à l'âge de quarante ans envisager l'avenir sans éprouver la moindre angoisse. Grâce à ça, j'ai vécu trente années de bonheur. Et pendant ces trente années, je n'ai eu peur que d'une chose : vieillir. Vous savez ce que c'est, vieillir ? Perdre lentement sa force, ses facultés et ne pas être capable de se défendre quand des vautours de votre espèce se mettent à vous grignoter le foie.

**Alexandre.** Mais vous êtes fou ?

**Nestor.** Vous en avez combien des gens comme moi à votre palmarès ?

**Alexandre.** Vous êtes fou !

**Nestor.** *(Hurlant).* Combien ?

**Alexandre.** Plein ! Par contre, vous serez le premier que j'enverrai en prison.

**Nestor.** Qui ? Moi, en prison ?

**Alexandre.** Bien sûr ! Qu'est-ce que vous croyez ? Que vous allez vous en tirer ? Que ce sont encore les petits qui vont payer pour les gros ?

**Nestor.** Ne jouez pas les Gauchistes ! Ce rôle vous va encore moins bien qu'à moi.

**Alexandre.** Plaisantez ! *(Haineux).* N'empêche que les incendiaires ne seront pas les seuls à aller en prison. Vous les accompagnerez. Et derrière les barreaux, vous pourrez toujours essayer de commander votre jus d'orange.

**Nestor.** Vous croyez que vous pouvez m'envoyer en prison ?

**Alexandre.** Bien sûr !

**Nestor.** Vous croyez vraiment qu'un homme comme vous peut mettre en prison un homme comme moi ?

**Alexandre.** Évidemment !

**Nestor.** Réfléchissez ! Regardez ce que je vous ai fait en restant paralysé dans un fauteuil !

*Il s'approche de lui très calmement.*

Mettez-moi en prison, Monsieur de La Cabane et vous ne dormirez pas de la nuit. À juste titre d'ailleurs, car il ne se passera pas un mois sans qu'une catastrophe ne vous tombe sur la tête. Même mort, je continuerai à vous nuire.

**Alexandre.** Vous vous croyez invincible ?

**Nestor.** Et vous ? Vous croyez vraiment que votre comptabilité a brûlé dans l'incendie ?

**Alexandre.** Ma comptabilité ?

**Nestor.** Votre comptabilité qui se trouve actuellement chez mon notaire ! Je l'y ai mise au cas où il m'arriverait quelque chose.

**Alexandre.** Qu'est-ce que votre notaire peut faire avec ma comptabilité ?

**Nestor.** Vous bluffez mal, Monsieur le Directeur. Ne jouez pas au poker, vous perdriez.

**Alexandre.** Je ne vous comprends pas.

**Nestor.** La comptabilité dont je parle n'est pas celle qui dormait dans votre tiroir mais celle qui était cachée dans votre coffre. Je vais vous donner un conseil : il ne faut jamais virer une employée avec qui l'on a eu des relations intimes...

*Il patiente deux secondes, puis d'un sourire...*

Sans changer la combinaison de son coffre.

**Alexandre.** Gwendoline vous a donné la combinaison de mon coffre ?

**Nestor.** *(Ironique).* On ne se méfie jamais assez des Gwendoline !

**Alexandre.** Vous êtes un monstre !

**Nestor.** Je suis simplement un homme que vous avez connu trop jeune. À quatre-vingt-dix ans, vous m'auriez peut-être eu, mais pas à soixante-dix.

**Alexandre.** Si je ne porte pas plainte, vous me rendrez ma comptabilité ?

**Nestor.** Certainement pas ! Mais je renonce à l'utiliser. Réfléchissez, nous nous tenons par la barbichette, Maisonnette. Si je vous dénonce au fisc, plus rien ne vous empêche de m'envoyer en prison. Vous savez ce que vous allez faire ?

**Alexandre.?**

**Nestor.** Vous allez arrêter votre enquête idiote, renoncer aux assurances, disparaître et, en échange, je vous ferai la grâce de vous oublier.

*Alexandre hésite à partir. Nestor adopte un ton définitif.*

Adieu, Monsieur !

*Alexandre sort, Nestor se sert un verre.*

**Pénélope. (Hors de scène).** Alexandre, vous nous quittez ?

**Alexandre. (Hors de scène).** Oui ! Oui ! Adieu !

**Lise Gabrielle. (Hors de scène).** Bonjour, mon pauvre Monsieur de La Cabane. Je viens d'apprendre ce qui vient d'arriver de votre si bel hospice. Vous jouez de malchance...

#### Scène 4

**Pénélope. (Entrant suivie par Lise Gabrielle).** Regarde, chéri, qui vient d'arriver !

**Lise Gabrielle. (À Nestor).** Bonjour, papa ! *(Regardant vers la porte).* Pauvre Monsieur de La Cabane, je comprends qu'il soit perturbé après tout ce qui lui arrive.

**Pénélope. (À Nestor).** Alors ?

**Nestor. (À Pénélope).** Ne le regrette pas !

*Il réfléchit très sérieusement puis d'un ton définitif...*

Cet Alexandre-là n'avait pas de couilles.

**Lise Gabrielle.** Qui sont tous ces gens que j'ai vus dans la cour ?

**Nestor.** Nos nouveaux actionnaires.

**Lise Gabrielle.** Quoi ?

**Pénélope.** Je n'ai pas voulu te le dire dans la lettre.

**Nestor.** Nous sommes quarante, comme les Académiciens. Pour le moment, on est un peu plus jeune qu'eux, mais ça ne durera pas. Quarante personnes sélectionnées sur le volet en raison de services rendus dans une guerre secrète dont tu n'as pas à connaître les détails. Chacun de nous possède un quarantième de l'association que j'ai constituée.

**Pénélope.** En fait, il a repris l'hospice à son compte.

**Lise Gabrielle. (Commencant à s'inquiéter).** D'où vient l'argent ?

**Nestor.** J'ai tout vendu et tout offert à l'association.

**Pénélope. (À Lise Gabrielle, sincèrement désolée).** Je crois, mon enfant, que tu n'hériteras pas.

**Lise Gabrielle.** *(Au bord de l'évanouissement).* Quoi ?

**Nestor.** Le plus jeune du groupe a soixante-sept ans et d'après nos calculs, au rythme où nous allons, il ne nous restera plus rien dans trente ans. Nous avons juré que les survivants, s'il en reste, feront une gigantesque fiesta et s'enverront ad Patres, juste après.

**Lise Gabrielle.** Je rêve !

**Nestor.** Ben quoi ? Tu es rassurée ! Pendant trente ans, tu peux être sûre que je vais connaître un grand train de vie, entouré de copains et si je suis encore vivant à cent ans, je me suicide après une immense bouffe. Je vais être heureux, tu n'as plus aucune raison de t'inquiéter.

**Lise Gabrielle.** Et si tu tombes malade ?

**Nestor.** Nous avons une clinique financée grâce à la vente de l'usine de Cherbourg. La mesure la plus populaire que j'aie jamais prise.

**Lise Gabrielle.** Que vais-je dire à Gontrand ?

**Nestor.** *(Ironique).* J'ai souvent pensé à lui

**Pénélope.** *(À Lise Gabrielle et du ton de celle qui veut se rassurer).* Rassure-moi, Lise Gabrielle, ce n'est pas trop grave si tu n'hérites pas ?

**Nestor.** Rien ne dit qu'elle n'hériterait pas. Si, lorsque nous sommes tous morts, il reste de l'argent, les statuts prévoient que la somme restante sera offerte à part égal à chacun de nos héritiers.

**Lise Gabrielle.** Et qui dirige ?

**Nestor.** Nous avons estimé que nous n'avions pas besoin de chef.

**Pénélope.** Tu le connais ! Il fait ce qu'il veut, comme d'habitude.

**Lise Gabrielle.** *(Persuadée qu'il va perdre son pouvoir).* Et tu crois que tu continueras à diriger ?

*On frappe. Pénélope ouvre, Albert particulièrement bien habillé entre. Pénélope est enchantée de le voir.*

**Pénélope.** Oh ! Albert !

**Albert.** Salut, ma petite Pénélope !

**Pénélope.** Que puis-je faire pour vous, mon grand fou ?

**Albert.** Rien ! Cette fois, c'est de Photo Partout dont nous avons besoin.

**Nestor.** Quel plaisir de vous l'entendre dire, fidèle Paudevain !

**Lise Gabrielle.** Photo Partout ?

**Nestor.** C'est une private joke ! Par contre, Paudevain, c'est son vrai nom. Cher Albert, vous ai-je présenté ma fille ?

**Albert.** Enchanté, Mademoiselle ! *(Se présentant).* Albert Paudevain !

**Lise Gabrielle.** Bonjour ! *(Se présentant).* Lise Gabrielle du Moutin de La Barlette.

**Albert.** Et ben dites donc !

**Nestor.** Il est des noms difficiles à porter.

**Albert.** En effet !

**Nestor.** Vous vouliez me demander quelque chose, fidèle Paudevain ?

**Albert.** On organise un tournoi de (*prononçant à la française comme « linge »*) boulinge...

**Pénélope.** (*L'interrompant et prononçant le mot avec un parfait accent anglais*). Bowling, Albert, bowling ! Vous faites partie du Rotary maintenant !

**Albert.** (*Rectifiant*). Bowling et il nous faudrait un arbitre impartial.

**Nestor.** (*Heureux de montrer à Lise Gabrielle qu'il demeurera toujours le chef*). Me voilà ! (*À Pénélope et à Lise Gabrielle*). Vous excuserez Photo Partout, mais on a besoin de lui pour arbitrer une rencontre de bowling.

*Ils sortent.*

**Pénélope.** Tu sais, Lise Gabrielle ! Parfois, je me demande comment font les gens qui n'ont pas d'argent.

*Et pour la première fois, Lise Gabrielle s'inquiète pour son propre avenir pendant que le rideau se ferme.*

## DU MÊME AUTEUR

**Le Juge et le Ministre suivi des Killers (théâtre). Paris 2005. Éditions GUNTEN.**

**Les Killers** « *Je ne connais rien de plus jubilatoire que d'interpréter un personnage qui assouvit une légitime vengeance. Il suffit de voir le nombre de vedettes qui ont joué le Comte de Monte-Cristo. Malheureusement, de tels rôles au féminin sont rares. Il faut dire que la vengeance nécessite une vive intelligence et que la plupart des auteurs sont des hommes... Lorsque s'est présentée l'occasion de jouer Sylvie qui, pendant plus d'une heure, se venge patiemment d'un mufle qui s'est cru killer, je ne l'ai pas laissée passer. On devrait conseiller la lecture de cette pièce à toute femme victime d'une goujaterie.* » (Nadia Moreau, Comédienne)

**Le Juge et le Ministre** « *Deux êtres forts, durs, insensibles (en tout cas en apparence) qui s'affrontent droit dans les yeux est toujours un spectacle original. En jouant ce rôle du Juge, je me remémore les westerns de Sergio Leone qui ont bercé mon enfance. Avec un plaisir extrême, j'y retrouve la même force, la même tension et, surtout, le même humour.* » (Jean-François Warmoes, Comédien).

**Les Monstres ordinaires (recueil de nouvelles). Paris 2003. Éditions GUNTEN.**

22 textes inspirés de la fable « le loup et l'agneau » qui racontent l'histoire tragique de la violence face à l'innocence, du pouvoir de la méchanceté sur la gentillesse. Parfois la gentillesse prend le dessus, mais n'utilise-t-elle pas une autre forme de méchanceté ? « *Si ces innocents récits pouvaient apporter un réconfort aux agneaux et dépouiller les loups de leur carapace de faux prétextes, ils n'auraient pas été complètement inutiles. En tout cas, il faudrait les conseiller à toute personne qui possède une ombre de pouvoir* » (Aimé Stelling)

**Winston Churchill. La décision qui sauva le monde (théâtre). Paris 2001. Éditions de l'Harmattan.**

La pièce décrit l'hypothétique rencontre entre Churchill et Hess, le 10 mai 1941. Hess veut que l'Angleterre cesse le combat, Churchill voudrait savoir quand l'Allemagne attaque la Russie. Chacun essaye de soutirer à l'autre ce qu'il désire. N'hésitant pas à puiser dans des documents historiques et dans les discours de Churchill, elle permet de comprendre comment et pourquoi ce dernier prit la décision de poursuivre la lutte. Décision qui sauva le monde.

**Le Siècle des Pardase (roman). Paris. 2000. Éditions GUNTEN**

Nous sommes le 21 novembre. Bertrand Pèlerin déposé voilà 27 ans dans un orphelinat par sa mère soucieuse de le protéger a reçu une lettre bizarre l'invitant à retrouver ses origines. Il va découvrir les branches survivantes de cette famille de fous, son histoire et vivre un week-end que les vieux auraient voulu pacifique, mais qui sera meurtrier car la vengeance de Théophile Pardase ne s'arrête que le lundi 23 novembre.

**Se Réconcilier avec l'Orthographe. Paris. 1997. Éditions DEMOS**

Cette méthode, évitant les règles grammaticales, offre une multitude de moyens mnémotechniques empreints d'humour afin d'écrire sans faute.

**Remarques, critiques ou commentaires sont les bienvenus sur le site de l'auteur :**

**<http://pascal.rabier.free.fr>**

**Bernard FRIPIAT. 25 rue de La Croix Nivert. 75015 Paris. Tél. : 01.47.83.94.72. [b.fripiat@noos.fr](mailto:b.fripiat@noos.fr)**

**La comédie que vous venez de lire est déposée à La Société Belge des Auteurs et Compositeurs. C'est elle, et elle seule, que vous devez contacter si vous désirez la jouer.**

**Merci à ceux qui la joueront.**

**SABAM**

**75/77 rue d'Arlon**

**1040 BRUXELLES**

**Responsable : Yves Haubourdin**

**00 32 2 286 82 73**

**yves.haubourdin@sabam.be**